AU TEMPS DES PONTS

Petites histoires du quartier des Ponts et de Beaulieu

ALISÉ

**Unis-Cité, Ehpad de la Madeleine,
Archives municipales de Nantes,
Maison de retraite de la Cerisaie, Orpan**

PREFACE

Le quartier des Ponts de la ville de Nantes a vécu, dans l'immédiat après-guerre, une profonde mutation : fin du comblement des boires (anciens bras de Loire), création de nouveaux boulevards, réhabilitation d'un habitat vétuste, désindustrialisation. Les traces de son histoire et de ces transformations sont parfois présentes sur le site, mais surtout bien vivantes dans la mémoire des anciens.

La Résidence EHPAD de la Madeleine se niche au cœur de ce quartier, au bord de l'ancienne boire des Récollets et de la rue de Biesse, à l'emplacement même de l'ancien couvent des Récollets, puis d'une entreprise de transformation des métaux. La Résidence de la Cerisaie est située pour sa part dans la partie moderne de l'île Beaulieu, résultat de l'extension progressive de l'habitat vers l'est. Loin de certains clichés, une maison de retraite est un lieu très vivant, où les résidents ont plaisir à nous instruire de leur histoire, leur expérience de vie. Nombre d'entre- eux ont vécu dans le quartier.

Comment faciliter le « passage » de cette mémoire, de la génération qui a vécu cette évolution à celle qui y habite désormais ? Peu à peu, par des liens déjà tissés, a émergé un projet partenarial : avec l'ORPAN et son engagement dans l'accompagnement des personnes âgées du quartier, avec l'association Unis-Cités et l'enthousiasme, l'énergie des jeunes volontaires en service civique, avec la résidence EHPAD de la Cerisaie qui avait déjà en 2010 réalisé une exposition sur l'histoire de Nantes, enfin avec les documents, l'appui méthodologique et logistique indispensable des Archives municipales de la Ville de Nantes.

Ce projet poursuit deux objectifs communs aux partenaires :
- s'appuyer sur la mémoire de nos aînés pour proposer une présentation de l'histoire du quartier des Ponts ;
- favoriser les échanges intergénérationnels, entre :
  - les jeunes d'Unis-Cité, qui ont rencontré les témoins, et patiemment collecté puis rédigé leurs souvenirs,
  - les personnes âgées des maisons de retraite et de l'ORPAN qui ont bien voulu donner de leur temps pour raconter,
  - l'ensemble des résidents du quartier concerné.

Ce livret, complémentaire de l'exposition « Mémoires de Quartier » du 25 mai 2011, en est l'expression, en croisant documents iconographiques issus des Archives municipales et témoignages des anciens du quartier.

Qu'il suscite chez chaque lecteur l'envie de mieux connaître ce quartier, de porter un nouveau regard sur ses boulevards, ses maisons, ses squares et voies ferrées recouvrant les anciennes boires. Qu'il donne encore plus envie d'accompagner et d'écouter les anciens, gardiens de ce lien indispensable entre le passé et le présent.

Jean-Yves Guérin,
Directeur EHPAD de la Madeleine (CCAS de Nantes)

SOMMAIRE

p.5 - LES PONTS ET LES BOIRES
- Le pont de la Madeleine
- Le pont de Pirmil
- Le pont Transbordeur

p.19 - LE QUARTIER DES PONTS
- « La cour des miracles »
- La rue de Vertais

p.35 – LES COMMERCES, LES INDUSTRIES, LE TRAVAIL
- Guillouard
- La savonnerie Biette
- Travailler dans le quartier

p.47 - L'ECOLE

p.51 - L'EGLISE DE LA MADELEINE

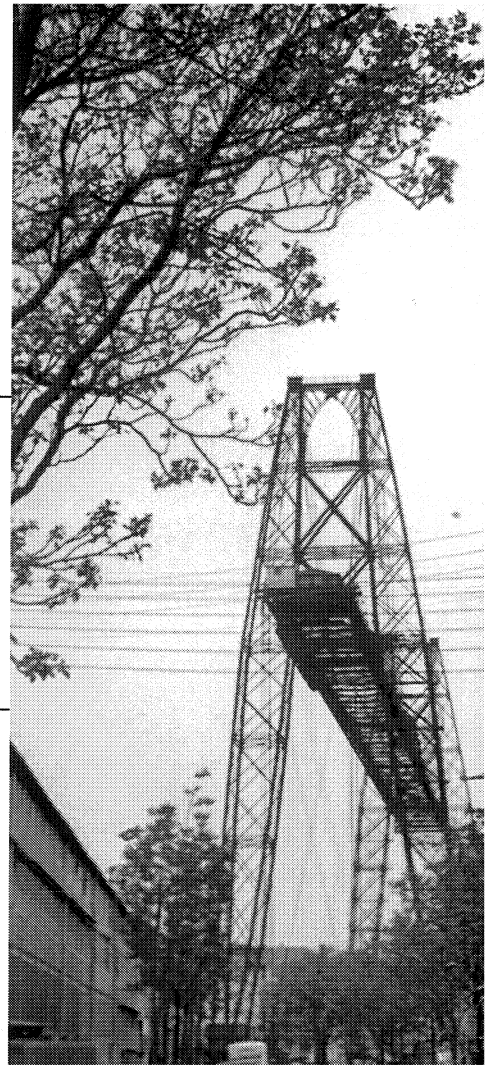
p.55 - LES INONDATIONS

p.59 - LA GUERRE ET LES BOMBARDEMENTS

p.65 - LA PLACE MANGIN

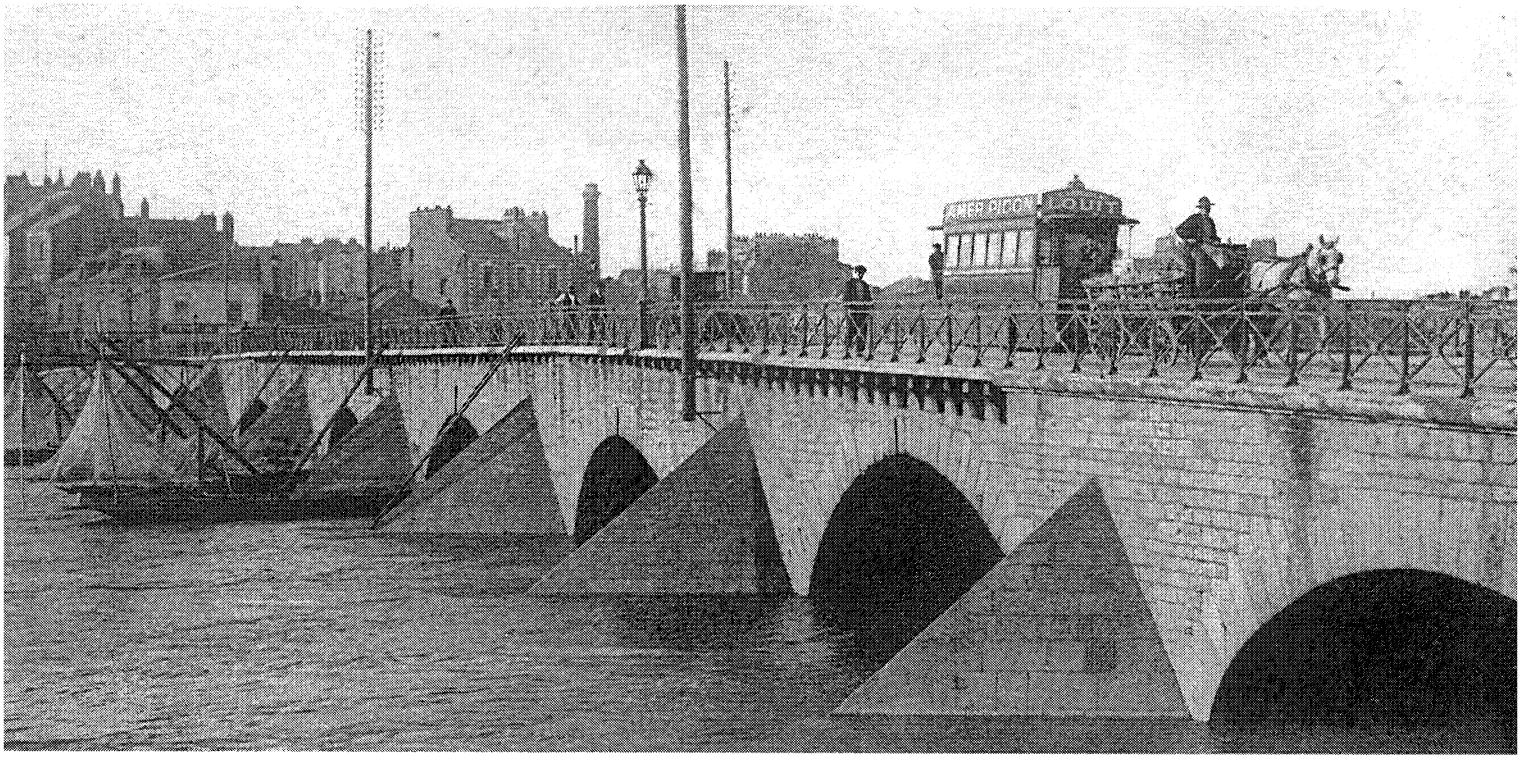
p.69 - LA PRAIRIE D'AMONT ET BEAULIEU
- Le Tripode

LES PONTS ET LES BOIRES



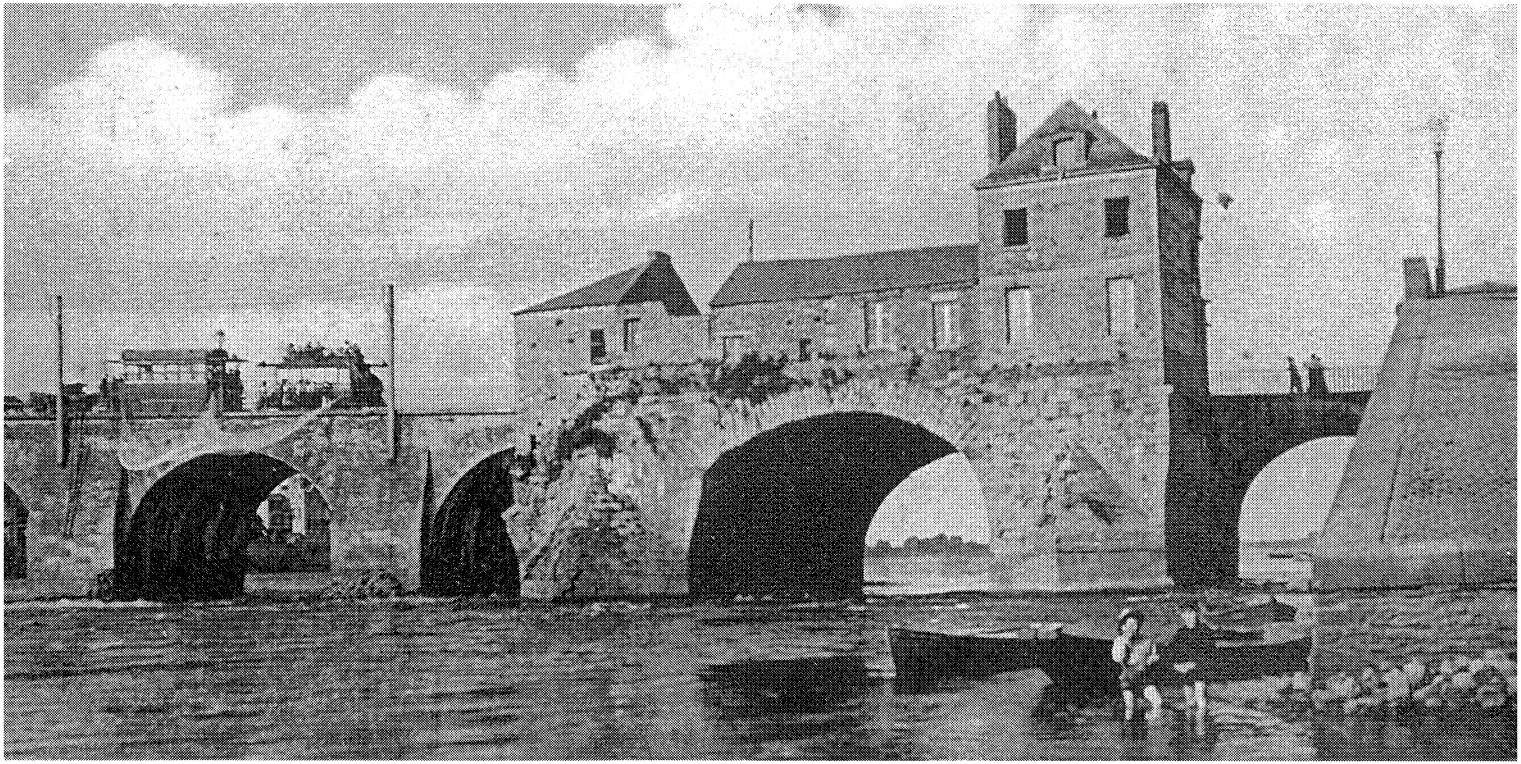
Le pont de la Madeleine

«Le pont qui fait suite à celui de Pirmil, c'est le pont de la Madeleine. Son vrai nom, c'est Général Audibert. Audibert était un général de la résistance durant la dernière guerre. Tous les nantais le nomment sous le nom de « Pont de la Madeleine ». Il y avait une chapelle dédiée à Sainte-Madeleine juste au débouché du pont. C'est donc normal qu'on l'appelle le pont de la madeleine. Et puis, il y avait les ponts qui font partie de ce qu'on appelle la seconde ligne des ponts : le pont Georges Clémenceau et le pont Aristide Briand. Tout le monde connaît ça. L'histoire est assez récente.» **(Monsieur Chanu)**



Le pont de Pirmil

«Du temps des Gallo-romains, les îles étaient reliées par des ponts, des passerelles en bois. Dès qu'il y avait des crues, tout ça était emporté et il fallait reconstruire tous les trois ou quatre ans. Au sud de la Loire, il y avait les Gallo-romains. Ils avaient implanté un menhir sur lequel ils marquaient les distances de Nantes vers les villes du sud ouest : les Sables d'Olonnes, Cholet, Limoges, Bordeaux, la Rochelle... Enfin toutes ces villes-là. Les distances étaient marquées en miles romain. Un mile romain équivaut à 1442 m. Puisque à l'époque les kilomètres n'existaient pas, il a fallu attendre cinq cents ans. Pendant longtemps, les nantais ont appelé cette pierre la «pierre millière». Puis, peu à peu, ça s'est contracté en « pierre mil », en deux mots, et puis, c'est devenu Pirmil, en un mot.» **(Monsieur Chanu)**



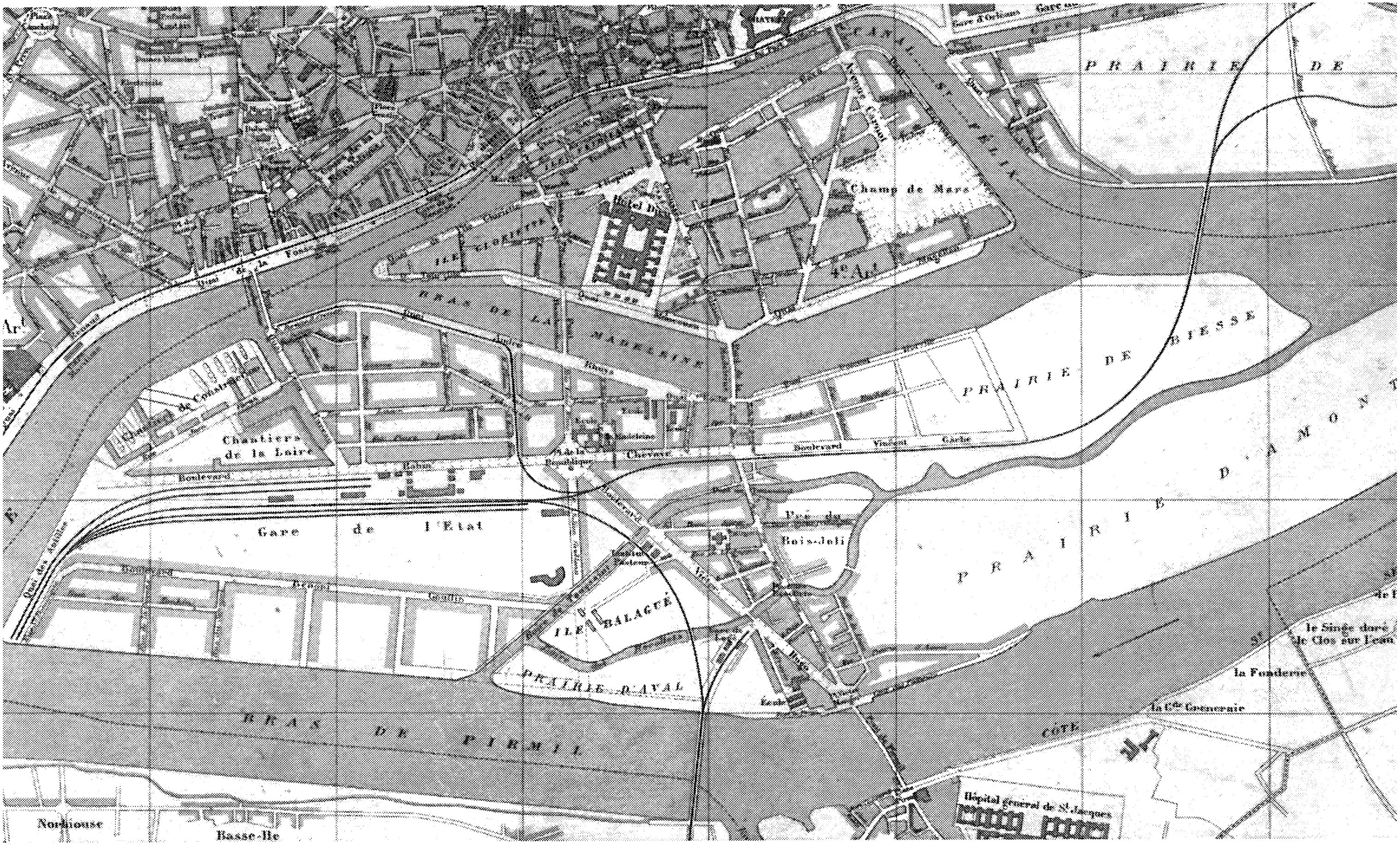
Le pont transbordeur

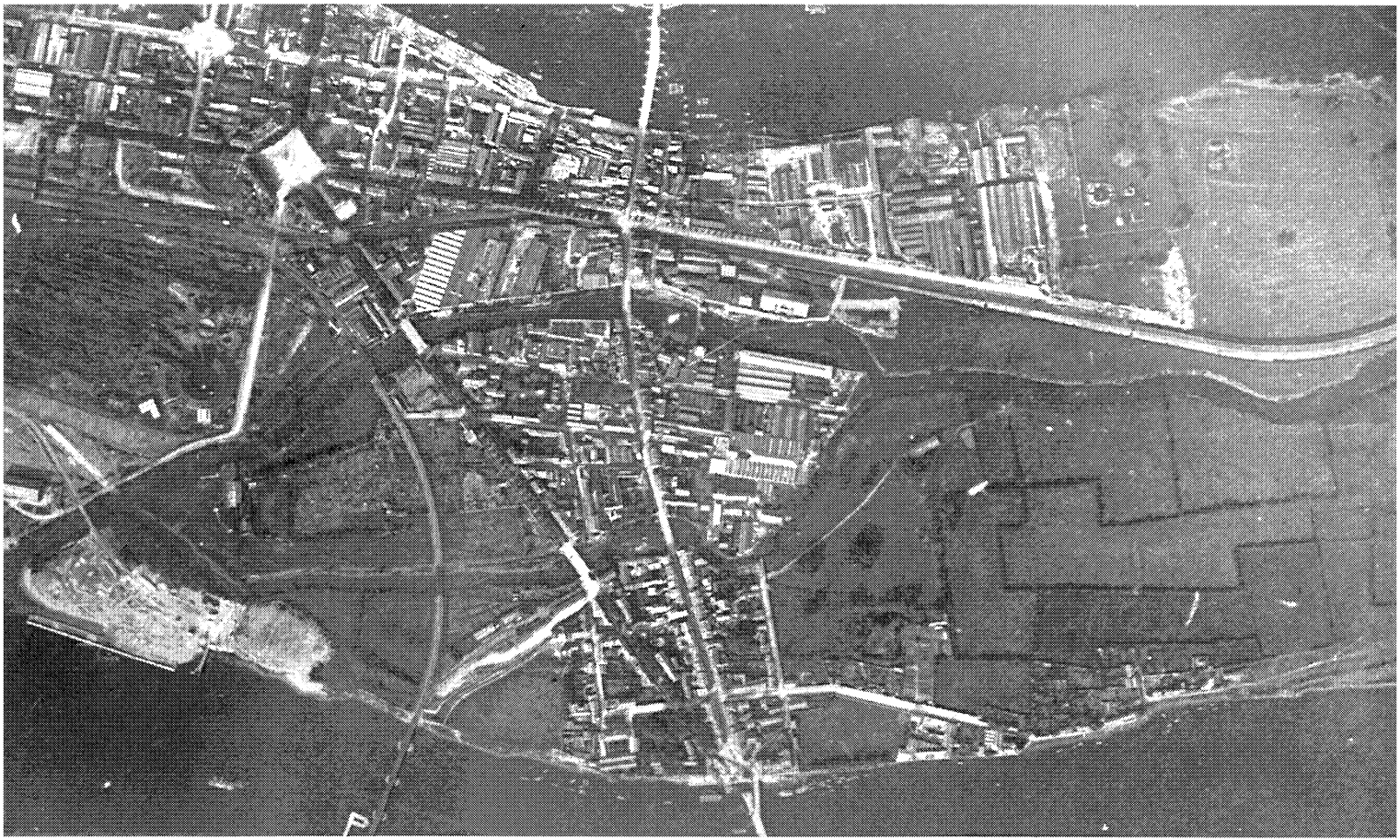
«Le pont tranbordeur, on passait dessus pour faire partir la rougeole de son gamin ou la coqueluche. En bas, il y avait une nacelle qui était suspendue. La nacelle était divisée en trois parties. Le plateau était sur le quai de la Fosse, où il y a encore la gare maritime. C'était là que commençait la traversée.» **(Madame Daniel)**

«J'avais un livre sur le pont transbordeur. Je suis montée en haut du pont. Forcément, quand on voit ça maintenant, on ne peut pas croire que ça existait. Le pont transbordeur a été refait. Alors, il y avait une passerelle en bas : les gens traversaient et il y avait les chantiers, là où se situe maintenant l'éléphant ! Au lieu de faire tout le tour, on passait par le pont transbordeur. J'y suis passée en haut et en bas. C'était très haut ! On faisait ça en vélo, à cheval ou à pied. En vélo, c'était facile. C'était quand même impressionnant. Il y a eu une grosse évolution!» **(Madame Morisseau)**

«On aimait bien le pont transbordeur quand on était jeune. Lorsque j'avais une quinzaine d'années, quand on voulait feinter le lycée et qu'on ne savait pas où aller, on allait au transbordeur. On ne le faisait pas souvent, mais parfois, pour une occasion ou une autre. Mais comme Nantes était moins peuplée qu'aujourd'hui, on risquait toujours de rencontrer quelqu'un qu'on connaissait. Alors on allait au transbordeur. Là-bas, on était tranquille. Ailleurs, on était sûr de rencontrer quelqu'un.» **(Madame Helias)**

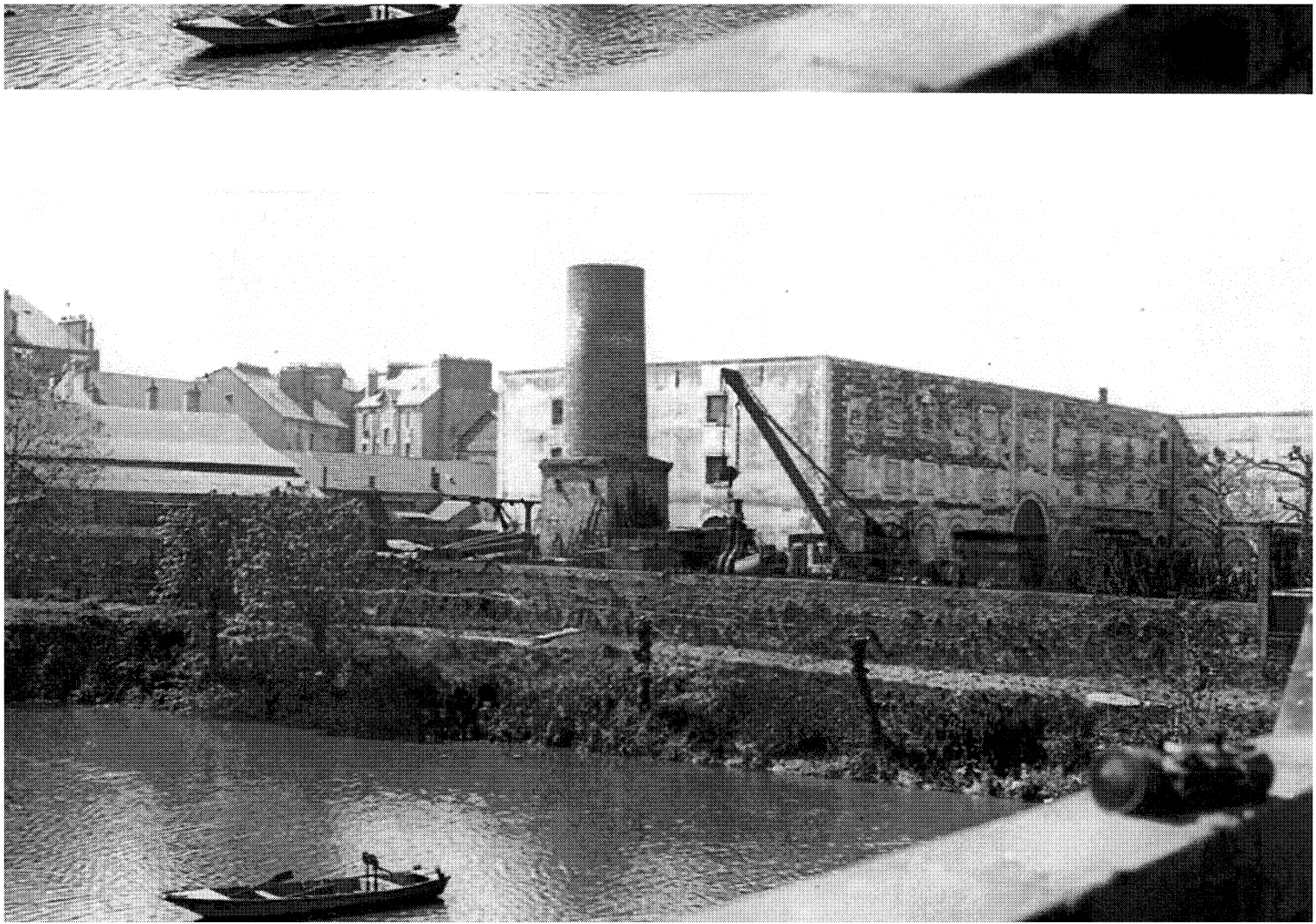
« Le pont transbordeur, c'était un plus pour Nantes. Je ne sais pas pourquoi ils l'ont démoli. C'était une connerie, une blague ! » (Monsieur Millier)

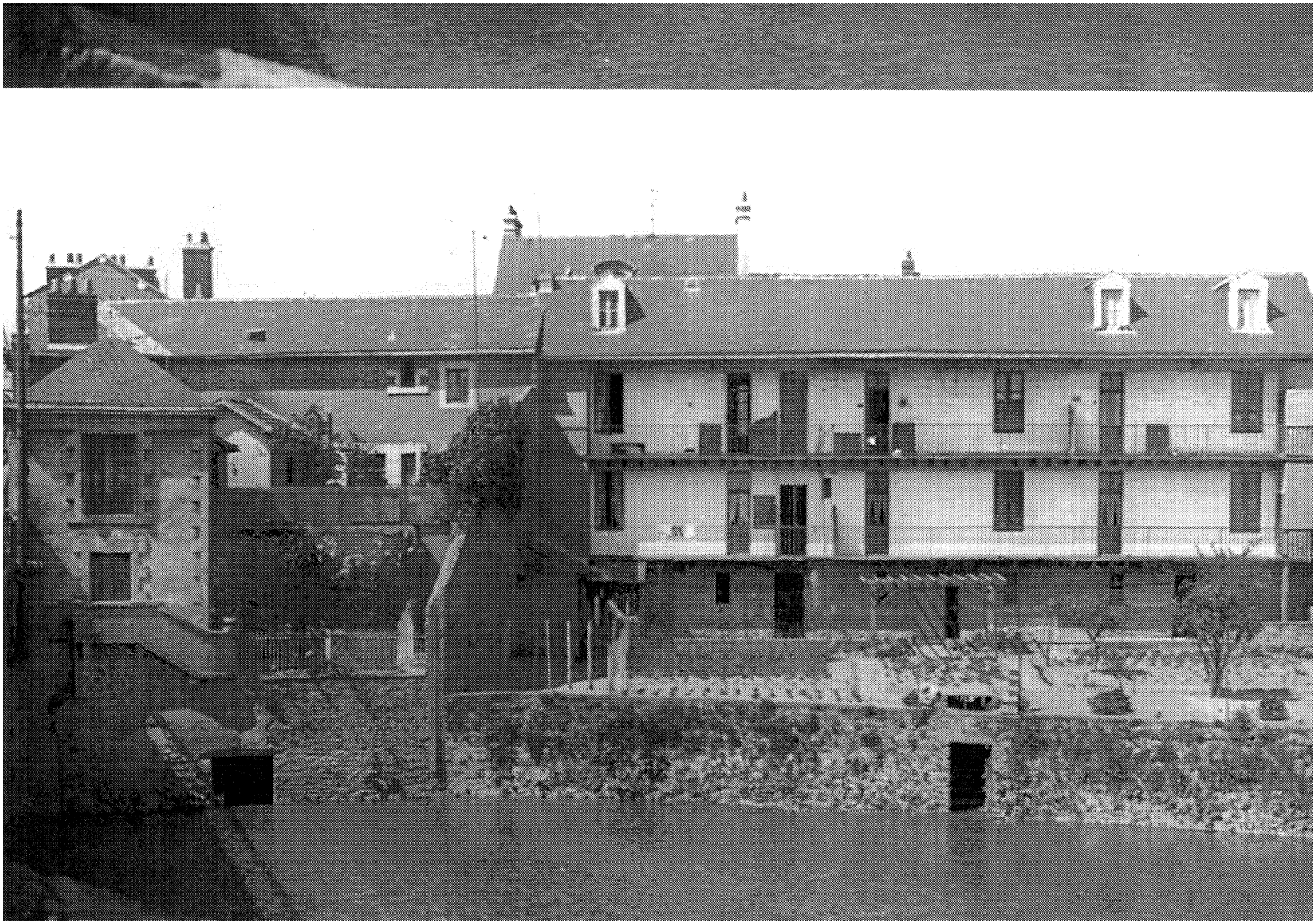

PRAIRIE DE
CANAL ST FELIX
Champ de Mars
ILE GLORIETTE
Hôtel Dieu
4e Art
BRAS DE LA MADELEINE
PRAIRIE DE BIESSE
PRAIRIE D'AMONT
Chantiers de Construction
Chantiers de la Loire
Boulevard
Boulevard Vincent Gâche
Gare de l'Etat
Pré du Bois-Joli
ILE BALAGUÉ
PRAIRIE D'AVAL
BRAS DE PIRMIL
la Fonderie
le Clos sur l'Eau
Hôpital général de St Jacques
Norkiouse
Basse-Ile



Les boires, les ponts des Récollets et de Toussaint

« Autrefois, il y avait plusieurs îles qui ont été rassemblées, par la suite, avec les comblements des boires. Il y avait la boire des Récollets et la boire de Toussaint. La boire des Récollets passait là où il y a le square de Vertais et la boire de Toussaint se situait boulevard Gustave Roch. Pendant longtemps, à la place du presbytère, avant qu'il fasse le petit square, il y a eu des margelles, vous savez, des barrières en métal. Si vous continuez la rue de petite Biesse, en arrivant au square, vous avez sur la droite le restant de la margelle du pont. C'est là que l'on voit bien où étaient les bras. Quand je suis arrivée dans le quartier, le bras de Toussaint était comblé mais le bras des Récollets, je l'ai connu. On se baignait dedans et on l'a vu être comblé. C'était juste avant la guerre parce que quand la guerre est arrivée, c'est resté avec les remblais de sable et les tuyaux. » **(Mademoiselle Laurens)**





LE QUARTIER DES PONTS

« Au niveau de l'actuel quai des Antilles, c'était les chantiers et il y avait, je ne sais pas, six mille ouvriers. Donc il y a deux parties en fait : il y a cette partie-là, après la deuxième ligne des ponts, c'était des prairies inondables. La zone quoi ! Et puis, de l'autre côté, il y avait les chantiers qui, du coup, ramenaient pas mal de monde. Et c'est de ce côté que vous avez un vieux quartier, le quartier des Ponts où se trouvent les habitations les plus anciennes. » **(Monsieur Millier)**

«On appelait ce quartier le quartier des Ponts parce qu'il y avait plein de ponts et de l'eau partout. Je sais qu'ici aussi, il y avait un pont. Je me souviens avoir été chez des amis, on regardait les gens qui passaient sur ce pont. On disait aussi que c'était la Venise de l'Ouest. Vous voyez, ce n'est plus du tout pareil. Maintenant, il y a juste deux bras de Loire. Mais avant, c'était tout strié de ponts. On en a bouché un tas. Quand on passait sur les ponts, il y avait du courant d'air, du froid... avec toute cette eau qui passait partout. Une fois, ma voiture - c'était une petite voiture d'enfant avec une nacelle- est tombée, poussée par le vent, en passant sur un pont. Maman avait eu peur mais moi, non. J'étais solide. Tout ça a été comblé juste avant la dernière guerre mais dans le quartier, ça a été comblé plus tard.

C'était un quartier ouvrier difficile. Il y avait deux quartiers malfamés dans Nantes. Ici, parce que c'était des ouvriers, c'était pas des riches. Il y avait bien quelques riches de temps en temps car il fallait bien que les patrons soient près de leur travail. Autrement, il y avait le quartier du Marchix. Vous ne connaissez pas le Marchix ? Cela se trouvait du côté du quartier des Hauts-Pavés. C'était des vieux quartiers très populeux. J'ai vu beaucoup de choses. J'étais sage-femme alors j'ai fait des accouchements dans des maisons où les murs étaient aussi larges que la cuisine. Des murs épais, épais, épais! Comme on faisait autrefois. C'était des maisons de quatre étages assez bas pour les populeux. Ce n'était pas les riches qui habitaient dans ces maisons-là. Sur les boulevards, vous aviez d'autres maisons qui étaient beaucoup plus belles mais qui étaient plus récentes aussi. Les riches habitaient plutôt le quartier de Monselet.

J'ai beaucoup déménagé, j'ai beaucoup vécu ailleurs qu'à Nantes. Mais je suis née à Nantes. Quand j'étais petite, avec mes parents, on habitait rue de la Tour d'Auvergne. Je me rappelle de cette rue de la Tour d'Auvergne... Il y avait une espèce de mendiante qui s'appelait Titine et qui était riche! Elle couchait dehors, elle gardait tout ça dans son sac. Je crois qu'elle avait dans les cinquante mille francs. On a découvert cela quand elle est morte. Nantes avait toujours eu des gens comme ça!

On aimait les gens, tous. Tous les gens ont un côté intéressant. Papa était comme ça. Il fréquentait tout le monde. Il y avait un boiteux près de chez nous. Une fois, mon père l'avait fait rentrer à la maison pour lui offrir un coup à boire. Maman n'était pas contente. Elle l'avait regardé de travers mais on ne faisait pas attention. On aime les gens. Et puis, on est bavard. J'avais un cousin pareil. Il me disait: «Je suis tellement bavard que je ne peux même pas voir un chien dans la rue sans lui parler !». On est comme on est.

Ça n'a pas changé. Vous voulez trouver du vieux alors qu'il est resté comme avant ! Il y a de nouveaux bâtiments qui se sont construits sur le côté parce qu'il y avait deux rues qui allaient sur le pont de Pirmil. Le boulevard Victor Hugo existait aussi. Ça a été l'un des premiers beaux boulevards. C'était la première rue qui unissait Nantes avec le sud et puis après il y avait celui-là qui est déjà plus ancien. Vous ne pouvez pas trouver plus vieux !» **(Madame Hélias)**

CAFÉ ANTOINE

L'EPARGNE

«Je suis née le 9 mars 1920 dans le quartier « ultra chic » de la rue Grande Biesse qui se trouvait entre le pont de la Madeleine et le pont de Pirmil. Mais ça ne m'a pas empêché de faire marcher ma tête ! La rue Grande Biesse, elle existe encore. Elle se transforme en Petite Biesse après.

Ma mère travaillait aux Chantiers de Bretagne, elle tournait les obus. C'était une travailleuse, une fille sérieuse. Mon père revenait de quatre ans de guerre. Lui, il sortait de la terre, parce que chez nous, on sort de la terre, on ne sort pas de la mer. Il était employé de ferme. A l'époque, il était ce qu'on appelait «le grand valet». Il avait jeté l'œil sur la fille de la maison et ils s'entendaient bien tous les deux. Mais les parents ont dit: « Toi, le grand valet, t'as pas un sou. T'arrives d'un fond de ferme qui est une location, tu n'as pas de terre à toi...». Alors, ils n'ont pas vu cette amourette d'un bon œil. Mon grand-père, qui s'est marié quatre fois et qui a eu quatorze enfants, était tueur de cochons du côté de Savenay. Vous voyez, je ne suis pas née dans un château ! Quand mon père est rentré de la guerre, il est venu à Nantes et il a trouvé un autre travail. C'était un joli métier, il s'occupait des fours à chaux. Vous savez, nous, on a fait tous les métiers. Puis, il a été employé des chemins de fer. A ma naissance, mes parents sont venus s'installer rue de Grande Biesse. A ce moment, mon père travaillait à la gare nord. Ensuite, il a été chef de quai sur la gare de Chantenay. Je bénis la gare de Chantenay parce que j'ai pu manger beaucoup de chocolat ! C'était là qu'arrivaient les chocolats, les Poulains... Et puis de l'autre côté du quai, vous aviez, à s'en aller au bord de la Loire, toutes les usines d'engrais, les charbonnages... qui faisaient leurs transits avec les transatlantiques. Alors, on allait là-bas. On n'a jamais manqué de charbon, ni de chocolat.

Rue Grande Biesse, il fallait s'en sortir. C'était la pègre ! Quand j'ai eu trois ans, mes parents se sont dits: « Il faut quand même qu'on se sorte de ce nid à rat !». On a donc déménagé et je suis venue rue Cornulier, sur le quai Malakoff. Mais pas le beau quai Malakoff que vous voyez maintenant, l'ancien. On habitait dans une maison qui avait une cave avec de l'eau tout l'hiver.» **(Madame Daniel)**

«La cour des miracles»

«Il y avait la fameuse «cour des miracles» entre Babin-Chevaye et le quai Hoche. C'était appelé «cour des miracles» parce que c'était presque du Zola. Ils se battaient, les gosses ! Les sœurs de l'école de la Madeleine, elles avaient des gosses de ce quartier. Quand elles arrivaient le matin, elles les faisaient entrer, elles les lavaient, elles leur mettaient d'autres vêtements et le soir quand elles partaient, elles leur enlevaient ces vêtements pour remettre les autres parce que sinon le lendemain, elles ne les auraient pas revus, ils auraient été vendus !» **(Mademoiselle Laurens)**

«Le plus beau, c'est quand ils coupaient les branches des arbres. Ils coupaient les branches à peu près tous les ans. C'était bien entretenu. Vous aviez alors des petites mères qui allaient ramasser les branches pour allumer leur feu. Ah mon dieu ! C'était à la «cour des miracles» ! Vous ne connaissez pas ? Vous n'avez pas perdu grand-chose. La «cour des miracles», ah la la, mon dieu ! Ils se battaient, ils se soûlaient ! Vous savez, il y avait toutes sortes de gens !» **(Madame Farge)**

«On avait des clients dans la «cour des miracles». Et là, je peux vous dire que je portais le pain parce que mon mari a été mobilisé un moment et porter le pain dans la «cour des miracles», il fallait le faire ! Il fallait monter dans un escalier à moitié en bois, le sol était en terre battue, il y avait des trous, ce n'était pas éclairé et un jour, j'ai failli m'allonger ! Après, je ne rentrais plus. Je frappais à la porte et j'attendais que l'on vienne prendre le pain. On avait quelques clients dans la «cour des miracles». Il y avait plein de gens qui habitaient-là et c'était des clients en or ! Pas pour payer mais pour manger ! Nous, on n'avait pas beaucoup de clients mais je connaissais le boulanger de la rue Petite Biesse, il en avait aussi des clients de la «cour des miracles». C'était des bons clients pour consommer mais pour être payé, c'était une autre histoire. Elle reliait le quai Hoche au boulevard Babin-Chevaye. Tout ça a été bouché. Je ne me souviens plus exactement du numéro mais c'était avant la rue Conan Mériadec. Ce n'était pas tellement large, ça faisait six à dix mètres, c'était mal pavé... C'était vraiment la «cour des miracles» ! Je n'ai pas de photos de ça et dans les livres, personne n'en parle.» **(Madame Granger)**

LA RUE DE VERTAIS

«Je suis venue habiter le quartier de la rue de Vertais en 1945. Je me suis mariée à ce moment-là parce qu'on travaillait tous les deux à l'hôpital. J'habitais au 35, c'était au milieu de la rue. Maintenant, vous savez, c'est le square de Vertais. Il y avait des habitations des deux côtés. Mais tout ça a été démoli, c'était très vieux. Dans la rue, il y avait une bonneterie, un marchand de cycles... La rue était pleine de commerces. Il n'y avait pas de grandes surfaces comme maintenant. Il y avait aussi un marchand de chaussures, un café, une boucherie chevaline et une poissonnerie. Tout ça a été détruit par la guerre. On allait faire nos courses dans tous ces petits commerces. Le café de Vertais existe toujours.» **(Madame Morisseau)**

«Avec mon mari, nous avons acheté une boulangerie rue de Vertais en 1934. Nous avons donc commencé dans un quartier complètement inconnu pour nous. Il y avait beaucoup de gens qui buvaient, qui se disputaient, qui se battaient. La police venait et ça finissait dans un panier à salade ! Alors nous, c'était des gens que l'on ne fréquentait pas trop et il y avait des familles qui étaient quand même très honorables dans le quartier. Et finalement, on s'est très plu, mon mari et moi,dans le quartier. On est parti parce que la rue de Vertais a été démolie. On a été exproprié en 1942 et nous nous sommes installés boulevard de la Prairie au Duc.

Quand nous sommes arrivés rue de Vertais en 1934, il y avait du monde dans cette rue ! Les gens avaient une cuisine, une chambre... Il n'y avait pas de salle à manger, pas même un coin de toilette. La toilette, on la faisait sur un évier et encore pour ceux qui avait un évier. Nous, rue de Vertais, il y avait l'eau courante. On avait un immeuble correct, on n'était pas dans les plus mal lotis. En 1934, il y en a qui n'avaient pas l'eau courante. Par contre, il n'y avait pas de toilettes, les toilettes étaient soit sur le palier soit dans la cour. Nous, c'était dans la cour et ce n'était pas le tout-à-l'égout, c'était une fosse. Dans notre logement, nous avions quand même l'électricité, j'ai connu l'électricité en arrivant à Nantes. Je me souviens que ma belle-mère nous avait acheté une salle à manger mais on l'a mise dans une chambre. On avait le magasin, une très grande cuisine, le fournil... alors la salle à manger, ce n'était pas conçu pour. On s'en est servi après. Les gens étaient habitués à vivre comme ça. Les enfants dormaient dans la cuisine ou avec les parents, c'est pour ça qu'il y avait des grandes chambres. D'ailleurs, le coin toilette était souvent dans les chambres même si, des fois, ce n'était pas évident de trouver de la place. Le coin toilette, c'était une table avec une plaque de marbre, une cuvette et un pot à eau. Je disais quelquefois que c'était la toilette du chat et c'est pour ça que l'on faisait une plus grande toilette en fin de semaine mais ce n'était pas dans la chambre, c'était dans la cuisine. Je ne sais pas comment c'était chez les autres mais je vois ça un peu pareil.» **(Madame Granger)**

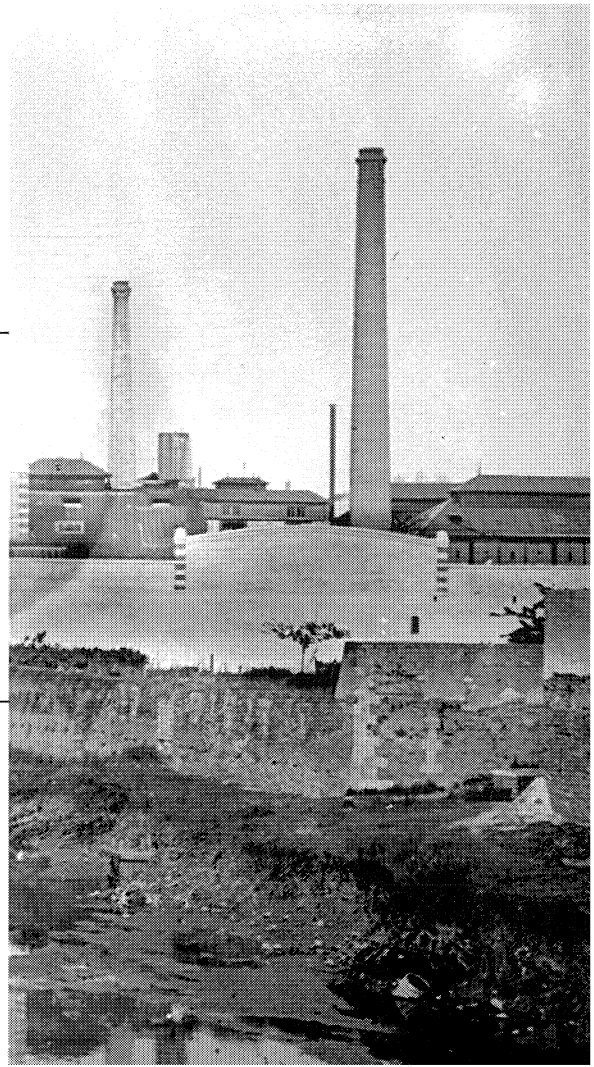
«L'histoire familiale dans le quartier commence avec nos deux grands-mères qui étaient veuves et qui ont tenu un commerce pour vivre. En 1939, notre grand-mère maternelle a repris le café du Cygne qui était rue de Vertais.

Du côté de mon père, notre grand-mère Piveteau a repris avant la guerre le restaurant Caillé qui se trouvait au 51, boulevard Victor Hugo à l'angle de la rue Petit Pierre. Ce restaurant a été démoli au moment des bombardements. C'est resté un tas de cailloux jusqu'au moment où les immeubles de la place Mangin ont été construits en 1953. La rue de Vertais a été coupée par un des bâtiments et tout ce qui était effondré a été démoli.

Le restaurant a été reconstruit vers 1948 dans le bas des immeubles qui donnaient sur le boulevard Victor Hugo à l'angle de la rue de la Prairie d'Aval. D'autres commerces comme la boucherie et le grand café ont pu également se réinstaller à cet endroit. Maintenant à la place du restaurant, c'est un Kebab qui se trouve au n° 80 du boulevard Victor Hugo. C'était un restaurant ouvrier. Elle servait les gens qui travaillaient dans les entreprises du quartier et elle a beaucoup fonctionné avec les ouvriers qui travaillaient sur le chantier des deux immeubles de la place Mangin. C'était un bon plan pour son commerce ! C'était surtout un restaurant du midi.

Elle a tenu ce restaurant de 1937 à 1956 à peu près. Il y a eu une coupure pendant la guerre car elle est partie se réfugier à Remouillé après les bombardements. Quand elle a vendu, elle était déjà très âgée, elle avait plus de soixante-dix ans. Il n'y avait pas de retraite à ce moment.» **(Lucette Piveteau)**

LES COMMERCES, LES INDUSTRIES, LE TRAVAIL



«Rue des feuillantines, ce n'était que des maisons d'habitation. Si vous regardez, les fenêtres sont vraiment au rez-de-chaussée. Et après la place, il y a de nouveau des commerçants. C'était une rue commerçante tout du long. Et au coin du boulevard Gustave Roch, il y avait une boutique qui vendait des bleus de travail et des choses comme ça pour les ouvriers. Le café qui était au coin du boulevard Gustave Roch est toujours là. Il y avait de grands immeubles en face de l'église de la Madeleine.» **(Madame Morisseau)**

«Juste au bout de la rue Kervégan, il y avait la poissonnerie. Si vous vouliez du poisson, vous vous leviez le matin à cinq heures. Vous alliez voir le banc, c'est-à-dire des caisses de poissons nettoyés par les marins pendant la nuit et vous aviez du poisson frais. On avait aussi les sardines le soir au bout de la place de la petite Hollande, en bas de la rue Jean-Jacques Rousseau. Les bateaux remontaient de Noirmoutier à la voile pour venir vendre leurs sardines à la fraîche le soir avec une baladeuse.» **(Madame Daniel)**

«Rue de Vertais, il y avait onze ou douze cafés. La rue était coupée par la rue Petit Pierre et c'était cette rue qui était la rue des voyous. Après, il y avait la rue Prairie d'Amont où il y avait encore des cafés. Alors, bien sûr, c'était un peu forcé qu'il y ait des soûlots ! Il y avait des commerçants qui étaient touche-touche. Il y avait de tout, on aurait pu dire que c'était un petit Paris, on n'avait pas besoin de sortir de l'île. Dans la rue de Vertais, il y avait de tout. Il y avait des cafés, des épiceries, le coiffeur, le charcutier, le bureau de tabac, le marchand de charbon, une mercerie, un cordonnier. Comme je tenais un commerce, je n'avais que le dimanche comme congé parce que c'était fermé mais je n'avais pas besoin de faire de courses en dehors du quartier puisqu'il y avait tout. La vie était presque plus facile parce que tous ces petits commerçants vivaient.» **(Madame Granger)**

PNEUMATIQUES
VULCANISATION
RECHAPAGE

«Il y avait beaucoup de cafés. Quand les chantiers sortaient le soir, à partir de la place de la République, tout le long de Victor Hugo, c'était des cafés. Et à l'entrée de ces cafés, c'était des amoncellements de vélos parce qu'ils étaient tous avec leur vélo. Alors vous aviez des piles de vélos comme ça les uns contre les autres. Ils allaient tous au café en sortant du chantier. Il y en avait trois sur le boulevard Gustave Roch. Et puis, Grande Biesse, Petite Biesse, Vertais, c'était pareil. C'était presque un magasin sur deux qui était un café. Maintenant, c'est moins comme ça avec la disparition des chantiers et puis les gens vont beaucoup moins au café. Et puis, à partir du moment où les gars étaient en voiture et bien ils ne s'arrêtaient pas. En vélo, c'est vite fait de s'arrêter et puis on prend un blanc, un autre blanc, on discute, on fume…

Je me rappelle la place de la République, il devait y avoir au moins quatre cafés, tous les vélos étaient les uns contre les autres. Je me demande bien comment ils faisaient pour les retrouver. Sinon, pour les autres commerces, sur Gustave Roch, il y avait deux épiceries, une boucherie mais il n'y avait pas beaucoup d'habitants. Il n'y avait que la cité Gustave Roch. Sur la place de la République, il y avait des commerces tout autour. Il y avait la pharmacie, la boucherie, la charcuterie… Boulevard Victor Hugo, c'est pareil, il y avait des tas de commerces… des artisans que l'on ne trouve plus maintenant. La rue Louis Blanc, il y avait beaucoup de commerces, c'était pratiquement que des commerces des deux côtés, à part l'école Aristide Briand. Le boulanger qui venait chez nous, il venait de l'entrée de la rue Louis Blanc mais dans ce temps-là, il n'amenait pas le pain en voiture. C'était une femme qui avait une espèce d'énorme charrette. Alors quand elle avait ça bien chargé de pain au départ, elle avait bien du mal. Elle faisait tout le quartier. Et puis après, ils en ont construit une sur Victor Hugo, presque à l'angle. Ce que je vous raconte c'était avant, pendant et un peu après la guerre, c'est-à-dire entre les années 30 et 50.» **(Mademoiselle Laurens)**

«Il y avait des tas de petites industries. Il y avait beaucoup, beaucoup de petits ateliers sur le quartier mais qui sont tous partis petit à petit parce qu'ils ne pouvaient ni s'agrandir, ni s'améliorer. Ils ont donc été obligés de partir sur l'extérieur.» (Mademoiselle Laurens)

L'entreprise Guillouard

«La petite industrie qui est là, quand on traverse pour rattraper le tram, c'est Guillouard. Quand j'étais petite, ils faisaient des étains. L'entreprise avait plus son utilité autrefois qu'aujourd'hui, elle faissait des bassines étamées. Vous voyez ce que c'est «étamé»? Ce n'est pas de l'aluminium, c'est un métal qui est recouvert d'étain pour ne pas rouiller. Il y en avait beaucoup avant qu'on fasse l'aluminium. On trouvait soit les bassines étamées soit les bassines émaillées. Mais émaillé, ce n'était pas commode parce que si on les cognait après il y avait un trou. Tandis que l'étamé tenait quand même mieux. La couche d'étain partait, donc ça pouvait percer aussi mais ça n'est pas grave, c'était mieux. C'est ça qu'ils faisaient ici, ça existe toujours mais je ne sais pas s'ils font la même chose. On emploie moins l'étain, ils ont dû se convertir.» **(Madame Hélias)**

«Il y avait une usine de fer blanc, du galvanisé, des lessiveuses pour laver le linge. Celles qui y travaillaient, on les appelait les filles de chez Guillouard. Au fond, là où il y a les jardins maintenant, c'était plutôt le coin des usines.» **(Madame Morisseau)**

La savonnerie Biette

«Il y avait une savonnerie, chez Biette. Ils ont fait des immeubles à la place mais avant c'était une savonnerie. Je ne sais plus en quelle année ils sont partis. Mais je me souviens, ils faisaient du savon. La rue Alexandre Fourny séparait les bâtiments de chez Biette de l'école de la place Wattignies.» **(Madame Farge)**

«Il y avait une savonnerie. Des fois, ça sentait très bon et des fois, ça sentait très mauvais. On faisait beaucoup de savonnettes très parfumées. C'est tout ce qu'il y avait dans cette rue. Avant la maison de retraite, c'était un marchand de ferraille.» **(Madame Morisseau)**

Travailler dans le quartier

«Maman était sage-femme. Elle ne gagnait pas tellement, on ne gagnait pas beaucoup autrefois. De plus, elle était sage-femme en clientèle. Elle allait chez des gens plus ou moins pauvres qui ne voulaient pas aller à l'hôpital, qui voulaient rester chez eux. Pour se faire payer, elle y retournait plusieurs fois après pour leur demander un peu d'argent : «Vous ne m'avez pas payée, vous me devez encore un petit peu». Ce n'était pas très cher mais enfin, ils ne pouvaient pas, c'était des gens pauvres... Il y avait bien l'hôpital, maman elle-même a préféré aller à l'hôpital pour accoucher, mais seulement ces personnes-là voulaient rester chez elles, ou encore elles étaient pauvres. Et puis il n'y avait aucune avance à l'époque. Quand vous aviez des enfants, c'est vous que ça regardait, ça n'était pas les autres ... oh non je me souviens, ni pour un, deux, trois...

C'était une époque difficile. Il fallait vraiment se prendre en main. Maintenant, on attend tout de l'Etat, ça va tout seul. Mais à l'époque, on n'y pensait pas, tout le monde était pareil. On faisait ce qu'il fallait et puis c'est tout. Comme elle travaillait pendant les vacances, j'allais dans les garderies d'été. C'était un quartier assez pauvre et tout le monde travaillait. Beaucoup de femmes travaillaient à l'usine aussi, moins que les hommes quand même et il y avait plus de femmes à rester chez elles qu'aujourd'hui. Mais enfin il y en avait quand même dans les quartiers populeux qui travaillaient, elles ne demandaient pas mieux. Mais comme il n'y avait rien pour les enfants, si elles en avaient deux, ce n'était même plus la peine d'essayer de travailler, ça coûtait trop cher de les faire garder.» **(Madame Hélias)**

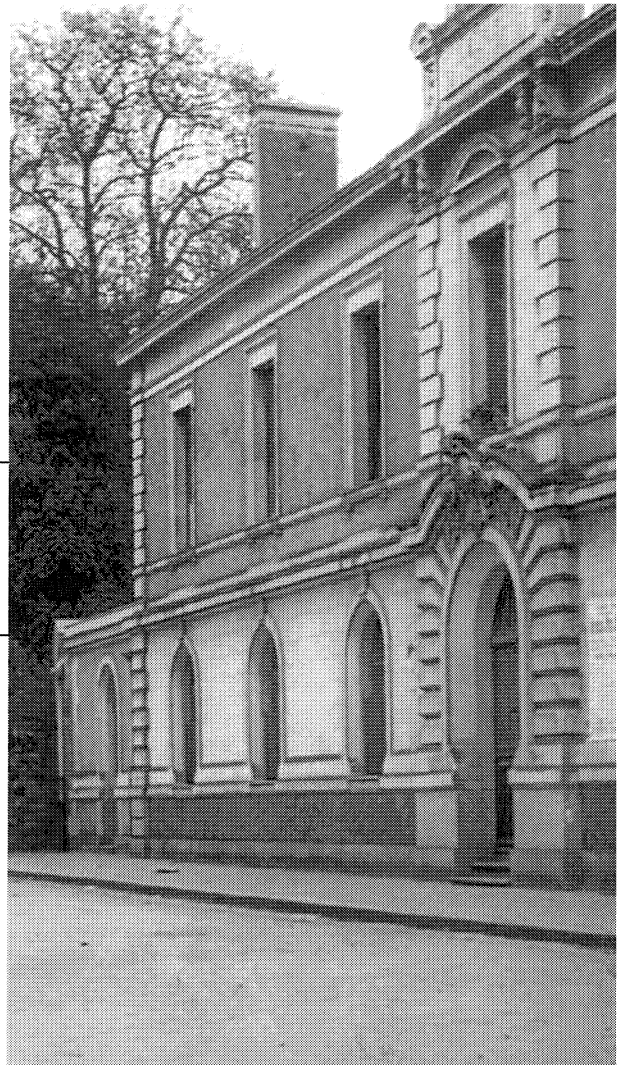
«On avait un commerce de recyclage. J'étais la secrétaire, mon mari était le patron. On recyclait. Vous savez, toutes les matières se recyclent, le papier, le cuivre, le plomb. Tout, tout se recycle. On venait nous apporter ça. J'ai vu, quelque-fois, des personnes venir le matin dès 6h30. J'étais aux chantiers navals. Certains arrivaient à 6h30, le matin, avec leur paquet de carton. Ça n'était pas la mentalité de maintenant. Ils apportaient le carton, ils en avaient pour une petite somme. Ils étaient contents d'avoir ramassé du carton et de l'apporter parce que c'était leur travail. Ils faisaient tout le centre de Nantes. Les magasins mettaient les bottes de cartons sur le trottoir. Avec les cartons, on en refaisait du papier ! Je sais qu'à l'usine de sucre, par exemple, ils faisaient tout leur papier avec du carton recyclé, aussi bien le papier blanc pour les emballages de leurs morceaux de sucre que le papier gris pour faire les sacs de cinq kilos. Mais alors, c'était malaxé, oh la la la ! Ça s'en allait, pour que ça sèche, sur un tapis roulant. Il y avait deux petits jets d'eau de chaque côté, pour la largeur de la bobine de papier. Le jet d'eau coupait la pâte à papier qui était mouillée. Les rouleaux pouvaient avoir deux hauteurs différentes, on réglait les jets d'eau et hop, ça coupait.

Notre commerce était place de La République. C'était en face du petit square qui est toujours là. Vous savez, on avait beaucoup, beaucoup de travail. J'ai vu quelques-fois, le hangar, qui était pourtant grand, déborder. On était obligé de pousser le carton parce que ça arrivait le long du trottoir. Mais, ce qu'il y a, vous voyez, la mentalité change, parce que c'était des clochards qui ramassaient le carton le matin et la nuit dans les rues de Nantes. Ils avaient cet amour propre de dire : «On travaille quand même, on a ramassé du carton». Il y en avait parfois pour pas grand-chose, comme ça dépendait du poids, c'était au kilo.» **(Madame Farge)**

«Mon mari était menuisier, il travaillait avec mon frère. Menuisiers et ébénistes, ils devaient faire beaucoup de déplacements pour le travail. Pendant la guerre, tous les commerces ont été détruits. Alors, il fallait les refaire. Ils y ont beaucoup travaillé. Maintenant, il ne me reste que peu de meubles de lui, mais ce que je peux vous dire, c'est que ce n'était pas de l'aggloméré comme maintenant ! Je travaillais dans l'épicerie de mon père. On s'occupait de la Ville de Nantes. Moi, je faisais la mercerie et la comptabilité. C'était très intéressant, j'aimais beaucoup. J'ai commencé à dix-huit ans et j'en suis sortie à quarante-six après m'être mariée et avoir eu mes enfants.» **(Madame Pourchasse)**

«Dans le quartier, comme travailleurs, il y avait un peu de tout. Il y avait des dockers surtout. Il y avait des gens qui travaillaient à la Manufacture des Tabacs aussi. Il y avait des marchands de poissons parce qu'il y avait beaucoup de dames qui allaient à la poissonnerie. Elles allaient de la rue de Vertais à la poissonnerie qui était sur l'île Feydeau. Elles y allaient à pied, à quatre heures du matin pour vendre leur poisson. Il y avait les bateaux à laver, les bateaux-lavoirs, il y a eu ça jusqu'après la guerre.» **(Madame Granger)**

L'ECOLE



«Je suis allée dans la même école primaire que ma fille, à la Chaussée de la Madeleine. Elle était tenue par des bonnes sœurs. Il y avait deux écoles en fait, une de garçons et une de filles qui étaient séparées par une courette. Mes fils y sont allés aussi mais ils étaient de l'autre côté. Il y avait trois cents garçons et trois cents filles. Il y avait même un pensionnat où il y avait des enfants qui ne venaient pas que de Nantes. C'était « l'école la Madeleine», mais elle a été laissée à l'abandon donc il l'on détruite pour reconstruire un immeuble.» **(Madame Pourchasse)**

«Place Wattignies, il y avait une école. Mes filles y sont allées mais pas mon gars. Mon gars, il a tout fait mais sur le quai Hoche, de la maternelle jusqu'à la sixième. Mes enfants ont grandi dans le quartier. Ils ont été jusqu'à la sixième. Puis ils sont allés à l'annexe de l'école de la rue Louis Blanc. Vous voyez ici, à la maison de retraite de la Cerisaie, j'ai retrouvé des camarades d'école ! Quand j'étais à Vial après. Eh bien, j'ai retrouvé des filles de Vial ici. Vous voyez, le monde est petit !» **(Madame Farge)**

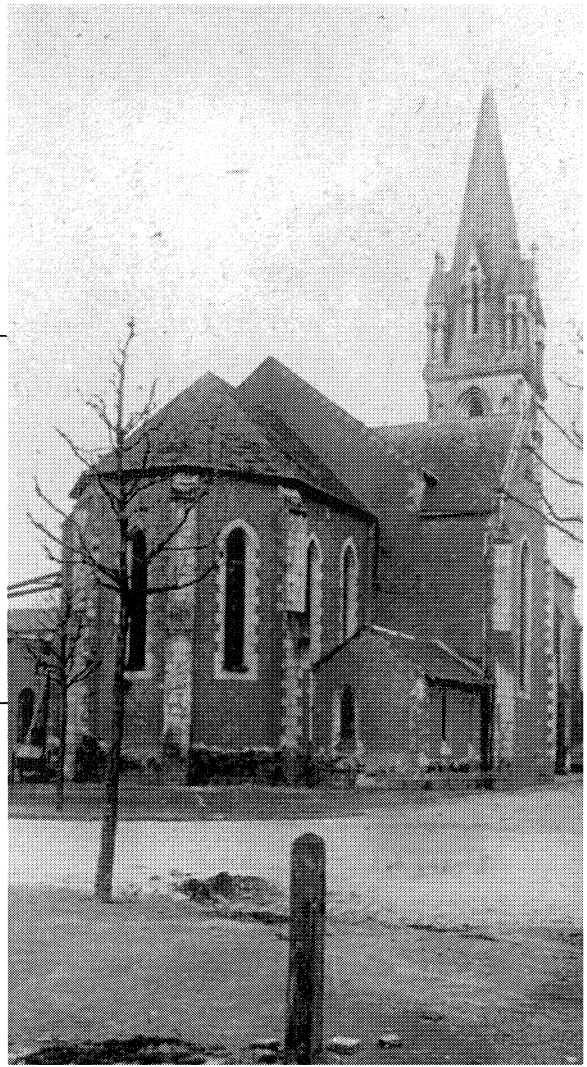
«Les garçons du quartier allaient à l'école sur le quai Hoche. Quand j'y allais, je faisais un détour par la place de la République pour aller voir le magasin du marchand de motos. Ce n'était pas un raccourci !» **(Jean-Paul Piveteau)**

«Je suis allée à l'école dans ce quartier. Mes parents étaient laïques alors j'allais dans des écoles laïques. Sauf au début, j'allais à l'école privée parce que c'était à côté et qu'on n'avait pas le temps de m'emmener. Il n'y avait pas de voiture alors je faisais avec ce qu'il y avait. Maman n'était pas butée là-dessus. Elle n'avait rien contre, ni pour. Il y avait plein, plein, plein d'écoles. Je suis restée à l'école longtemps, jusqu'à ce que je rentre pour être sage-femme. Il faut avoir dix-neuf ans. Donc, j'ai eu mon bac à Guist'hau !

Je suis allée à l'école primaire supérieure, pas loin d'ici. Mais je m'y ennuyais, je n'aimais pas les professeurs. Car moi, si je n'ai pas de bons professeurs, je ne comprends rien! Il faut qu'on m'aide, autrement ça m'ennuie. Avec de bons professeurs, ça marche, ça m'intéresse. Mais des professeurs qui me disent : «Vous n'avez qu'à regarder dans le livre. Vous me lisez ça, vous avez quarante pages à lire.», des professeurs qui ne m'expliquent rien et qui étaient toujours malades une partie de l'année... pff, je n'avais pas envie! Je ne faisais rien. Le pire, c'est que je ne sais pas me débrouiller pour travailler par moi-même mais je n'aime pas non plus rester à ne rien faire. Il fallait bien que mes parents me changent d'école, donc ils m'ont changé. Ils m'ont mis dans une école supérieure qui m'a beaucoup plu. Le lycée, c'était une école supérieure dans ce sens qu'elle allait plus loin que la primaire supérieure. Elle allait au bac, et même une année après. En plus, elle avait de bons professeurs. Les meilleurs ! Une fois là, je n'ai plus demandé à partir. Peut-être que je prenais de l'âge et que je comprenais mieux. Je n'en sais rien...

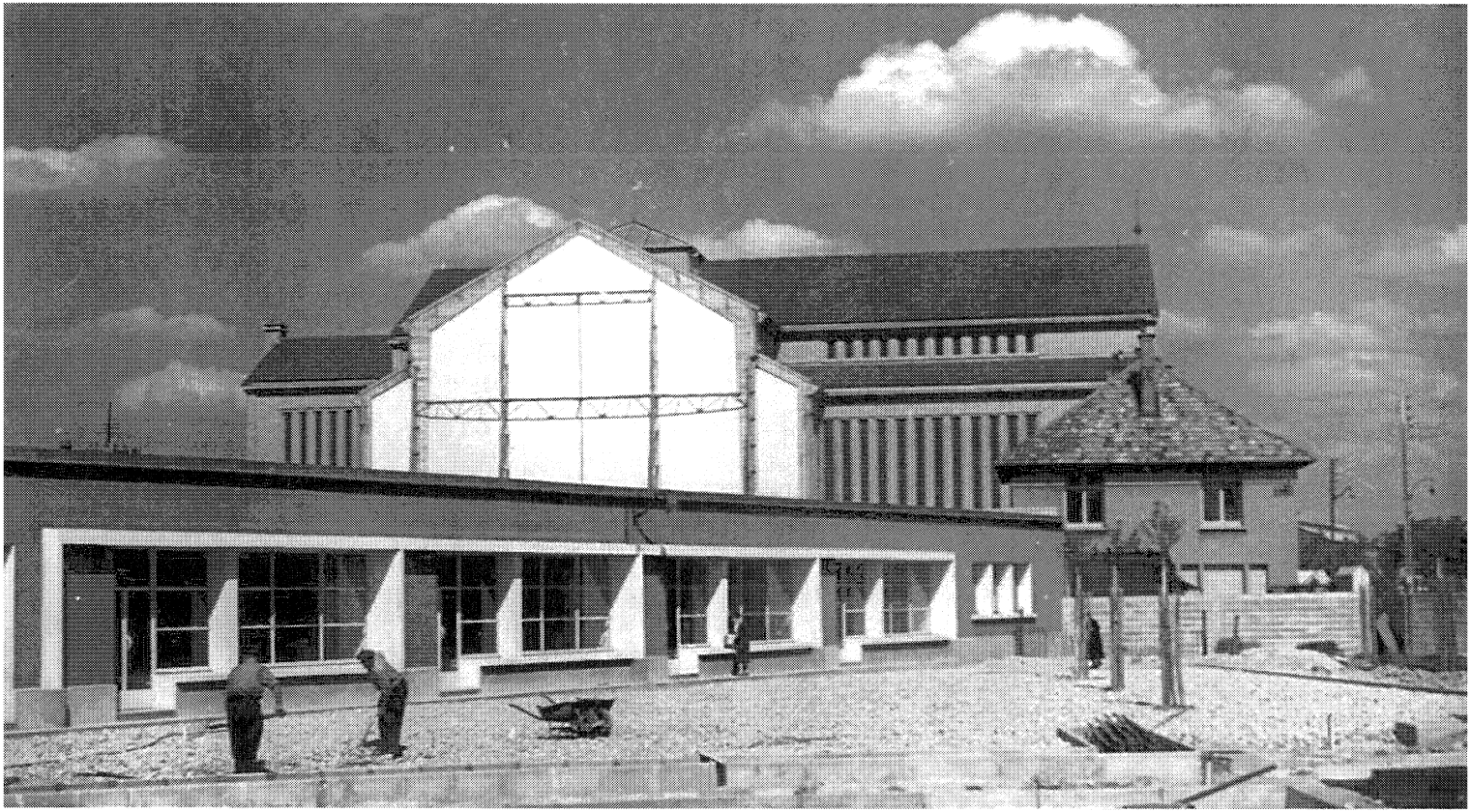
Quand je faisais l'école buissonnière, c'était pour manifester une indépendance, de temps en temps. J'étais bien plus âgée. Et puis on ne le faisait que quand il y avait un cours pas intéressant comme la gymnastique ou la couture. On avait un professeur de couture qui était de la génération de ma grand-mère. Il nous faisait faire des pantalons à jambe mais ça ne se portait plus déjà depuis longtemps. Il fallait acheter le tissu, tout ça pour faire un truc qu'on jetait parce que c'était vraiment une relique !» **(Madame Hélias)**

L'EGLISE DE LA MADELEINE



«L'église de la Madeleine, à ce moment-là, elle était près de la place de la République. Celle-là a été faite depuis, parce que l'autre a été bombardée. Je me rappelle que ma fille a fait sa communion dans la nouvelle église. L'autre, elle a dû être faite dans les années 50 mais on y a quand même été à un moment donné puis tout d'un coup, c'était fermé. Je ne me rappelle plus, c'est vieux, ça a beaucoup changé. La vie religieuse dans le quartier n'était pas trop importante. Il y en avait tout de même, mais ce n'était pas important. Les gens s'occupaient surtout de travailler, il fallait faire entrer les sous.» **(Madame Morisseau)**

«Mes enfants ont été baptisés et ils ont fait leur communion dans l'ancienne église sauf la dernière puisque c'était dans la nouvelle église. J'ai même encore des briques. Alors, les briques, c'était pour la construction de la nouvelle église. C'était des timbres que l'on achetait. On avait une carte et un timbre qui représentaient une brique. Je ne sais plus combien coûtait une brique. Tous les mois, il y avait une personne qui passait pour vendre des timbres. C'était l'évêché qui avait lancé la collecte. Sur la population entière de l'île, c'était tout petit. Mais il y avait quand même un bon noyau, surtout dans la vieille église parce que l'on était peut-être mieux rassemblé. Je ne me souviens pas du tout de la démolition parce que c'est pas mon quartier. Je me rappelle que l'on est rentré dans la nouvelle en 1954. On y rentrait sur des gravats. Déjà l'autre perdait des pierres, c'était déjà dangereux alors on est rentré dans la nouvelle église avant que l'ancienne soit complètement détruite. Mais dire si je l'ai vue se détruire, ça ne me dit rien tout ! Est-ce que ça me faisait mal au coeur ? Je ne sais pas, je n'ai pas du tout de souvenir.» **(Madame Granger)**



«L'église était là où il y a le foyer pour les personnes âgées. Elle a été ébranlée par les bombardements et ce qui l'a achevée, c'est quand ils ont fait sauter les ponts. Déjà le clocher était bien malade et je l'ai connu avec des protections pour empêcher que les pierres tombent. C'était le clocher de l'église précédente, il était donc forcément plus fragile. Ils ont donc commencé par l'abattre mais l'église est restée. Et puis, un matin, quand les prêtres sont arrivés pour célébrer la messe, ils ont trouvé la voûte qui était dans le chœur. Alors là, ils ont demandé à la mairie de faire quelque chose. La mairie a fermé, on n'avait plus le droit d'aller dans le chœur. Ils ont avancé un autel et ils ont décidé d'en construire une autre. Alors comme il y avait les projets de Beaulieu, le curé de l'époque a proposé qu'elle soit construite dans un endroit plus central par rapport aux deux bouts de l'île. Ça appartenait à la Ville parce que l'église existait avant 1902 et c'est la ville qui en avait la charge. La municipalité avait le terrain où la nouvelle a été construite donc ils ont fait l'échange et ils ont construit l'église à cet endroit. Ils ont donc changé l'église de place à cause de Beaulieu, en prévision de la construction de Beaulieu.» **(Mademoiselle Laurens)**

LES INONDATIONS

«Ce quartier-là, on l'a habité longtemps... je l'ai quitté à l'âge de cinq ou six ans et j'y suis revenue vers neuf ans. Puis, mes parents ont décidé d'acheter une maison sur les quartiers élevés. Parce qu'autrefois, les quartiers bas ici étaient souvent inondés l'hiver. Maman, qui venait de Bretagne, disait : «C'est bien ici». C'était juste près de la Loire, on habitait bas. Comme on était au rez-de-chaussée, l'appartement était parfois inondé l'hiver. On avait aussi un coin de grenier. Quand on voyait que l'eau montait, mon père déménageait les meubles les plus importants au grenier. Heureusement qu'il était jeune ! Il n'y avait que cinq étages, mais quand même ! Ce n'était pas des étages tout petits ! Mais il était jeune, alors, il arrivait à le faire.

Quand j'ai eu six ans, on est parti habiter dans le Nord et quand on est revenu, maman ne voulait pas retourner dans ce quartier-là, elle ne voulait plus. Elle disait : «Si je dois acheter quelque chose, ce ne sera pas par là». Elle voulait rester à Nantes mais pas dans ce quartier. De plus, Maman avait de l'asthme et dans le nord de la ville, l'air est plus sain, on respire mieux. Ça s'est trouvé comme ça. Les destinées, c'est comme ça ! Moi, j'aime bien le changement alors j'étais contente de ma vie.» **(Madame Hélias)**

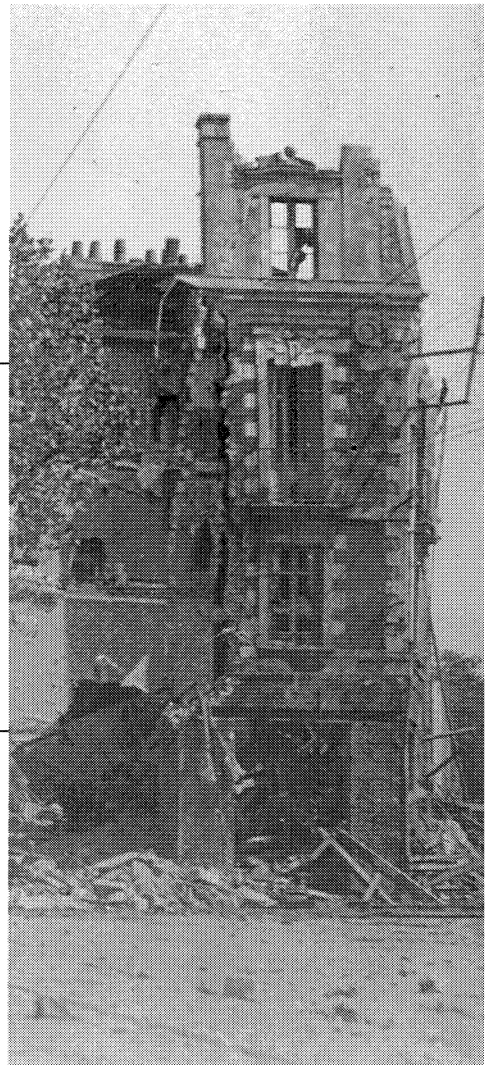
. Ville de Nantes .
. Inondations .
Rue Petite Pierre
Vue prise du N° 6
Cliché du 11-1-36 à 8h55

«Le quai était souvent inondé. Une fois, il est arrivé que ma sœur, qui était encore petite, ne puisse pas sortir de la maison pendant trois semaines. Il y avait un voisin qui prenait sa barque et qui m'emmenait avec mon père et d'autres voisins jusqu'aux appontements pour que l'on puisse aller travailler et aller à l'école. Les hommes récupéraient leurs vélos qui étaient restés aux appontements. Ils partaient au boulot et le soir, ils rentraient tous ensemble. Ça a duré trois semaines.» **(Jean-Paul Piveteau)**

«Quand l'eau montait, il fallait déménager. La maison, la ferme, ça allait mais les quatre pattes, ce n'était pas facile ! Heureusement il y avait les bateaux plats. C'était des bateaux à fond plat dont les bords n'étaient pas très haut parce qu'il fallait bien que la vache puisse l'enjamber. On faisait monter les bêtes sur ces bateaux, on laissait le courant les emporter et on les attendait à Savenay. Parce que les prés de Savenay, c'était de grands élevages. C'était des belles bêtes, des superbes. Mon grand-père, qui était de Malville, envoyait ses vaches, l'été, sur les bord de la Loire.» **(Madame Daniel)**

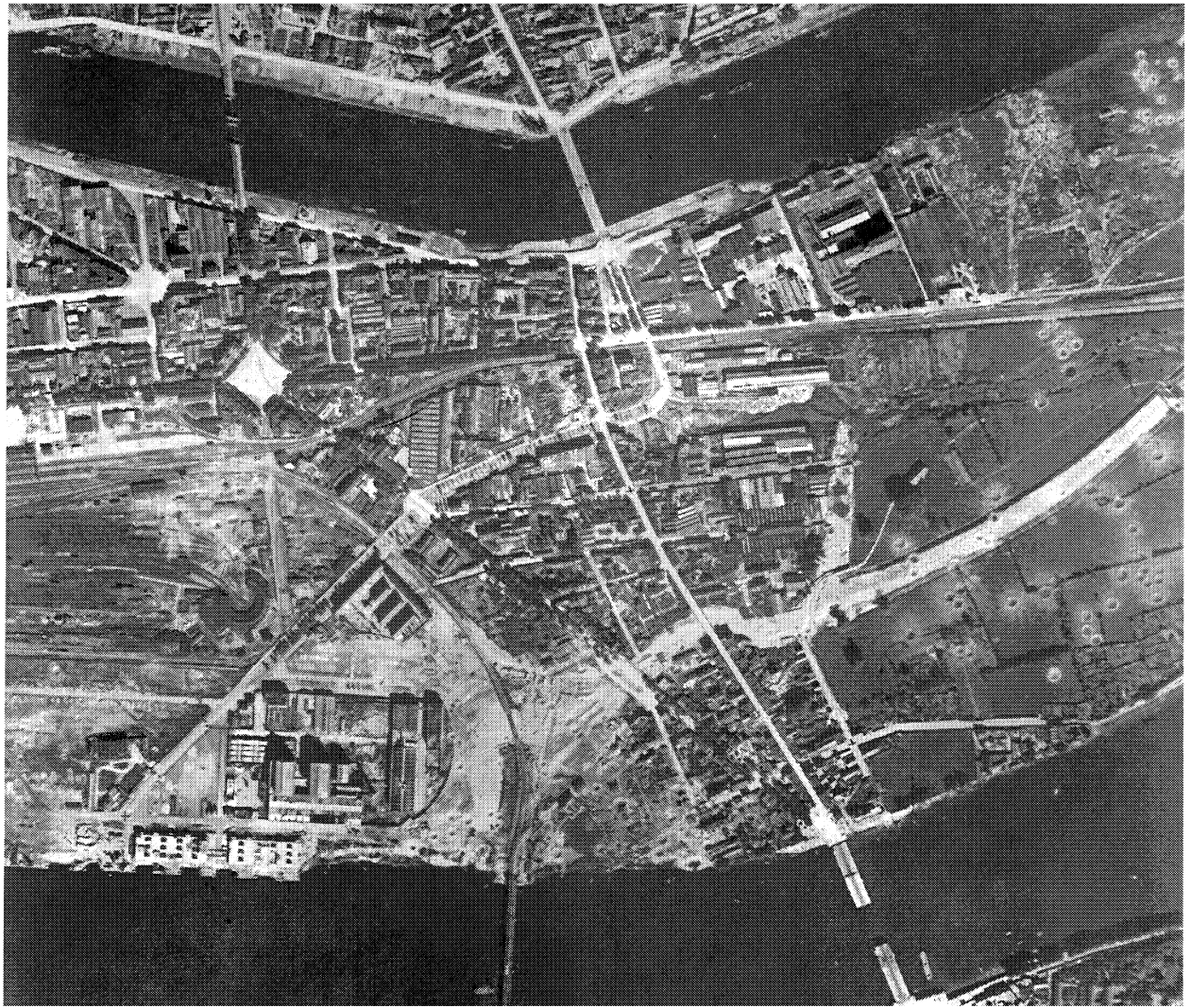
«Alors ça, les crues, ce n'est pas à demander ! Quand le quartier était inondé, il y avait des gens qui s'en allaient avec leur paquet de couvertures... La rue de Vertais était un peu surélevée, c'était la rue adjacente qui prenait de l'eau, la rue de la Loire qui était plus basse que la rue de Vertais. Les gens qui habitaient-là avaient leur chambre au rez-de-chaussée. Nous, comme on avait un logement assez grand, on avait logé toute une famille parce que quand vous vous retrouvez le soir dans la rue parce qu'il y a de l'eau chez vous, vous n'allez pas coucher dehors ! On avait donc dépanné sept ou huit personnes qui étaient venues avec leur couverture. On les a dépannés le temps que la Ville de Nantes prenne le relais. Ça, c'était au moment de l'inondation de 1936. L'eau s'est arrêtée à une marche de chez nous ! Je me souviens que la rue de Vertais n'avait pas été trop inondée puisque le tramway passait. A cette époque, le tramway passait rue de Vertais, au milieu de la rue et quand il passait, il n'y avait plus de place.» **(Madame Granger)**

LA GUERRE ET LES BOMBARDEMENTS



«Je suis né à Chantenay dans une rue qui donne sur l'embarcadère pour aller à Trentemoult. Puis, très vite, mes parents sont venus vivre rue de Coulmiers. J'y ai vécu une grande partie de ma vie. Ma mère était coiffeuse dans la rue, derrière la Manufacture des tabacs. Elle était d'abord coiffeuse en chambre et puis, elle a eu son magasin. On est resté-là pendant de nombreuses années avant les bombardements. En septembre 43, il y a eu des bombardements deux jeudis à huit jours d'intervalle. Au premier, il y a eu beaucoup de morts parce qu'on avait tellement l'habitude des alertes que personne n'allait se mettre dans les abris. Des fois, on nous obligeait à y aller. Quand j'étais rue de Coulmiers, j'allais dans les sous-sols de la Manufacture des tabacs car c'était un grand bâtiment où il y avait des caves voutées. Au deuxième bombardement, mon père a pris la décision de partir. Comme on était près de la gare, c'était risqué. On s'est réfugié à Saint-Etienne de Montluc. Mon père a bien fait puisqu'au deuxième bombardement, une bombe est tombée sur la maison. Moi, j'étais jeune, je ne me rendais pas trop compte mais mes parents ont du en garder un souvenir assez fort. Notre maison a été totalement sinistrée. C'était à peu près la seule du quartier. J'ai le souvenir de voir cette maison complétement applatie. A l'époque, on avait des grandes caves. La bombe est tombée et elle a vraiment écrasé la maison. La maison est tombée dans la cave et la toiture était au ras de la rue. On a récupéré tant bien que mal ce qu'on pouvait dans les décombres...

Et puis, on a été relogé, par récquisition, rue Henri IV, pratiquement sur la place Louis XVI. Un très bel appartement, si bien que ma mère a ouvert son salon de coiffure en chambre, avec l'accord du propriétaire. Elle avait sa pancarte qui donnait sur la rue Henri IV. J'ai vécu dans cette résidence-là avec tout ce que ça a comporté. Le cours Saint-Pierre et le cours Saint-André ont été fréquentés par les Américains qui venaient en détente à Nantes tous les jeudis. Ça a duré un bon moment, surtout quand il y a eu la poche de Saint Nazaire. Alors, on allait troquer des cigarettes. On faisait un petit marché et on tachait de s'arranger avec eux. Puis, on les baladait dans Nantes, on leur faisait connaître Nantes.» **(Monsieur Régnard)**



«Pendant la guerre, il y avait les tickets de pain et c'était abominable ! J'en ai passé des nuits sans dormir! J'avais peur que l'on aille en prison parce qu'il fallait 132 kg de tickets de pain pour avoir 100 kg de farine. Comme avec la farine, on met de l'eau, il n'y avait pas toujours 132 kg. Il aurait fallu que le taux soit plus bas. On ne pouvait pas non plus donner aux gens 100 g de pain exactement et les gens n'en voulaient pas moins, si bien qu'à la fin du mois, il y avait un écart entre ce que nous devions vendre et ce que nous vendions. Les commerces étaient contrôlés. Un jour, nous avons eu la visite d'un contrôleur et ça s'est quand même bien passé. Ça a quand même duré sept ans, les tickets de rationnement parce que ça a duré encore deux ans après la guerre. Les queues, quand il y avait du pain, c'était abominable ! Dès qu'on ouvrait le magasin, il y avait une queue de je ne sais pas combien. Le pire, c'était quand il n'y avait plus de pain. Pour moi, ça a vraiment été une épine, ça a vraiment été un mauvais moment. On avait des clients qui étaient fidèles, on aurait voulu leur faire plaisir mais il y avait une queue immense, c'était difficile. Ils se seraient même battus. Une fois, je n'étais pas là parce que quand nous avons été sinistrés, je suis partie de Nantes avec mes enfants, c'était une employée qui me remplaçait quand j'allais les voir, mon mari a du appeler les flics parce qu'ils étaient sur le point de se battre. Mon mari ne voulait pas ouvrir la boulangerie. Heureusement que je n'étais pas là ce jour-là. Nous étions réfugiés entre le Pallet et la Haye-Fouassière, ce n'était pas très loin et je pouvais y aller en vélo. J'avais gardé mon employée parce que son mari avait été fait prisonnier et comme elle n'avait pas de famille, elle est restée avec nous pendant toute la durée de la guerre.» **(Madame Granger)**

«C'est vrai qu'aux bombardements, il y a eu des morts. Il y a eu des drames. Certaines familles ont été vraiment très touchées. Je connaissais quelqu'un qui avait perdu sa femme et sa fille aux bombardements à Saint-Nazaire. J'étais à Nantes pendant la guerre. J'ai connu les bombardements, ce n'était pas gai ! J'ai vu la rue du Calvaire en flamme. Quand c'était les Américains, ils nous lâchaient ça du plus haut qu'ils pouvaient ! Les Anglais, eux, ils descendaient quand même. Il y avait moins de dégâts quand c'était les anglais. Quand c'était les Américains, allez poum ! poum ! poum ! Oui, J'habitais à Doulon pendant les bombardements, auprès de la place du Ralliement. J'avais 20 ans.

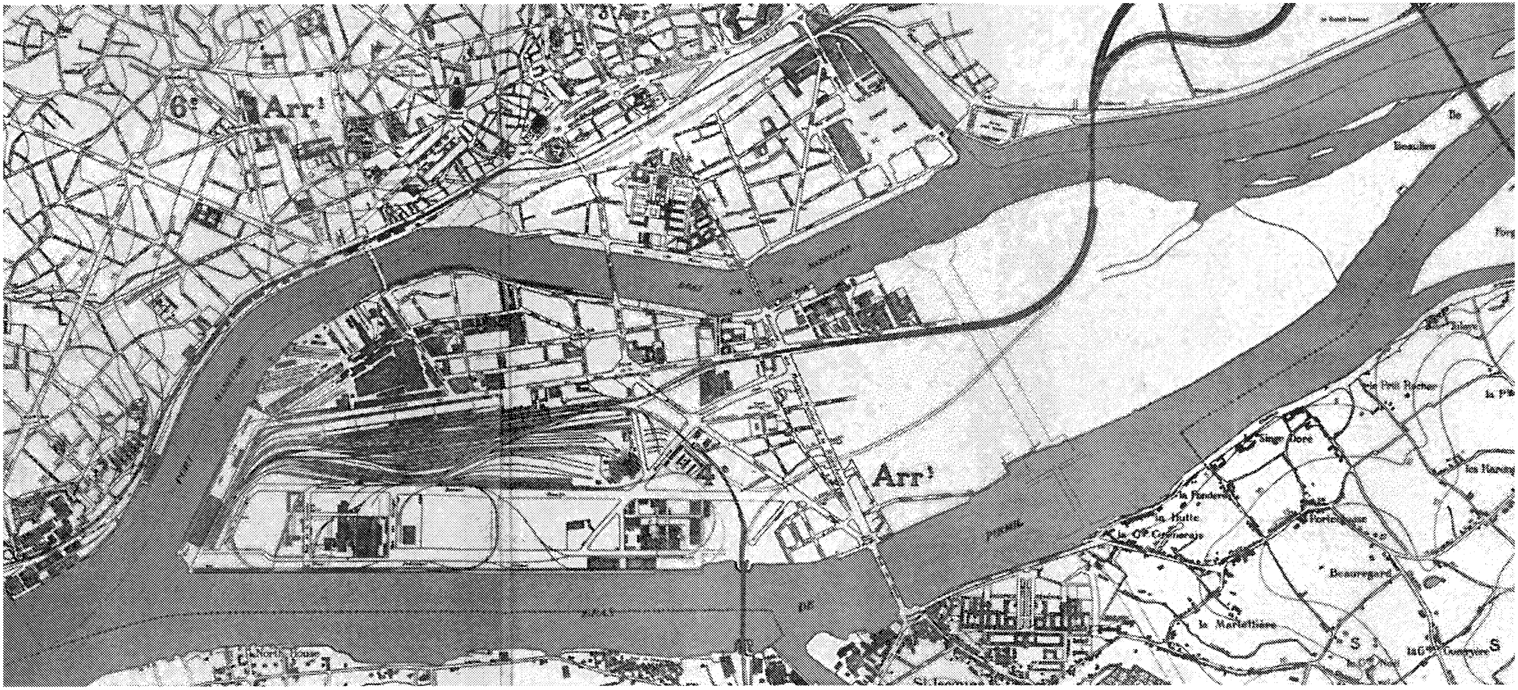
J'en ai vu des gens morts sur les trottoirs. C'est bien simple, le musée des Beaux Arts, c'était une chapelle ardente. On ramenait tous les morts là ! Après, il fallait reconnaître les gens, parce que la plupart n'avait plus leur sac avec eux. Alors, il fallait retourner au musée des Beaux Arts et puis mettre des noms sur les corps. Il faut espérer qu'il n'y aura plus de guerre comme cela maintenant.» **(Madame Farge)**

«Je suis arrivé à Nantes en 64. Enfin, j'étais déjà venu en 46 pour un stage de quelques mois. J'avais déjà pu voir que le CHU avait été commencé mais il était arrêté, faute de crédit. Il y avait tellement à faire : des maisons particulières détruites à remonter, des immeubles, des édifices publics... Tout ça, à cause des bombardements pendant la guerre. Le CHU avait atteint sa hauteur actuelle mais c'était uniquement un enchevêtrement de poutrelles qu'ils ont après comblé.» **(Monsieur Chanu)**

LA PLACE MANGIN

«La construction des immeubles de la place Mangin a commencé en 1952. Les constructions n'allaient pas à la vitesse de maintenant, il n'y avait pas les mêmes moyens, ni les mêmes matériaux. Ces bâtiments intriguaient. Tout le monde disait que c'était des cages à lapin. C'est un immeuble avec une charpente métallique, il a été construit comme un jeu de mécano. Après, ils ont enrobé les poutres métalliques c'est pourquoi dans les appartements, il y a un retour. On voit les poteaux qui ont été bétonnés. Je crois que ce sont les premiers grands immeubles qui ont été construits à Nantes. Les autres immeubles qui existaient, c'était, pour les plus grands, des quatre étages, pas des grands immeubles comme ceux-là. Personne ne voulait venir habiter-là. Quand ma mère et moi, on est venu visiter, on a trouvé ça formidable. On a été emballé par la vue que l'on avait sur la Loire. Après, tous les gens qui venaient, se rendaient compte que c'était bien. C'est sûr que ça changeait complètement les méthodes. Les logements ont été redonnés aux propriétaires des appartements détruits et après chacun en faisait ce qu'il voulait. Il y en a qui les ont habités, d'autres qui les ont loués et puis d'autres qui les ont vendus. Il y en a beaucoup qui les ont vendus. Une grande partie des propriétaires de l'immeuble ne sont pas les propriétaires d'origine. En tout cas, il y a plus de propriétaires que de locataires dans cet immeuble. De l'autre côté, je ne sais pas comment c'est parce que ce n'est pas le même syndic et puis il y a le boulevard qui sépare. Il y a des gens que l'on connaît de vue. Ici, par exemple, dans mon escalier, les T3 comme le mien, c'est une majorité de propriétaires.» **(Mademoiselle Laurens)**

« Petit à petit, après la guerre et les bombardements, il y a eu la rénovation des logements. C'est là où ils ont fait les grands buildings. Ils ont du être emménagés à partir de 1954-1955.» (Madame Granger)


Arr
Arr
Singe Doré
la Hutte
Beauregard

LA PRAIRIE D'AMONT ET BEAULIEU

«On a habité quai de la prairie d'Amont de 1945 à Noël 1954. Sur le quai, il y avait le château du Petit-Etienne et des petites maisons où logeaient des familles ouvrières. La plupart travaillait aux Chantiers. Un de nos voisins était pêcheur professionnel mais même ceux qui n'étaient pas pêcheurs avaient une barque. Les gens pêchaient des civelles, c'était à portée de main. On en mangeait deux à trois fois par semaine, c'était un plat de pauvres à l'époque. Je me souviens avoir vu des lessiveuses remplies de civelles. Il y en avait tellement qu'on n'en pouvait plus d'en manger et c'est les poules qui les finissaient ! Quand on voit le prix que ça coûte maintenant !

Mes parents sont partis du quai pour faire construire à Rezé car la maison était petite. En plus, avec les inondations, tout le bas de la maison était une cave où il n'y avait rien dedans. On habitait le premier étage qui avait une chambre et une cuisine. On était à quatre là-dedans alors c'était trop petit. Il y avait un escalier en pierre dans le jardin pour accéder directement à l'étage. Toutes les maisons du quai avaient un ou deux étages car avec la Loire et les inondations, personne n'habitait le rez-de-chaussée. L'hiver avec la Loire, c'était courant d'avoir de l'eau dans les caves.» **(Jean-Paul Piveteau)**

«Sur Trentemoult, il y avait aussi pas mal de pêcheurs qui pêchaient des civelles. Vous en avez déja mangé ? Vous avez grand tort parce que la civelle, si un jour vous avez un enfant difficile, c'est très fort. La civelle qu'est ce que c'est ? L'anguille remonte la rivière pour aller pondre. La civelle, c'est la jeune anguille qui sort de l'oeuf. C'était une masse visqueuse au possible. Tu la lavais cinq fois en la brossant et tu faisais cuire des pains de civelle. C'était très très fort parce que c'était des animaux qui avaient vécu dans la mer et qui avaient remonté la rivière. Moi, j'allais pêcher les civelles du côté du pont de la Vendée.» **(Madame Daniel)**

«Regardez, la prairie d'Amont, on ne l'appelait pas Beaulieu en ce temps là, c'était la prairie d'Amont. Eh bien, à partir de la rue de Vertais, il y avait une rue qui s'appelait la rue de la prairie d'Amont et qui descendait jusqu'à la Loire. Ce n'était que des prairies et sur le bord, il y avait des petites maisons mignonnes qui étaient occupées par des locataires. Il y avait bien une trentaine de familles qui habitaient sur le bord de la Loire. Tout ça a été comblé. Il y avait un beau petit château que l'on appelait le château à Etienne. Etienne, c'était le prénom de Monsieur Voruz. Il était propriétaire du château et de toutes les prairies attenantes. On ne l'a jamais vu. Il était propriétaire de tout et il louait des petites maisons. Nous, il nous louait un petit jardin. On avait donc un petit jardin avec des arbres fruitiers et le dimanche, on y allait avec les enfants. Quand tout ça a été comblé dans les années après la guerre, le château a été démoli. Ce sont des dragues hollandaises qui sont venues réaliser les comblements, ça été un gros chantier. Il y a eu cinq à sept mètres de remblaiement.

Il y avait une ferme aussi mais avec beaucoup de vaches. Le fermier était un locataire de Monsieur Voruz et le dimanche, il autorisait les gens qui n'avaient pas de jardin à venir sur ses prairies. Avant, pour les enfants, il n'y avait rien alors il autorisait les gens à venir dans les prés. De toute façon, on n'avait pas idée d'aller courir comme maintenant. D'abord, il n'y avait pas de voitures, encore que nous, on a eu une voiture assez vite. Dans les prés, on prenait son tricot, son panier, ses gosses, son petit siège. Quand les premières maisons ont été construites, ça nous a fait un drôle d'effet de voir le quartier se transformer. Ça a tellement changé que les gens qui ne sont pas venus dans le quartier depuis un certain nombre d'années, ils ne reconnaissent plus rien.» **(Madame Granger)**

«Nos loisirs, le jeudi, c'était d'aller faire les «couillons» dans les prairies d'Amont derrière chez nous. Il y avait suffisamment de place ! On essayait de pêcher des anguilles sous les cailloux.» **(Jean-Paul Piveteau)**

Grand Casino

«Quand j'ai connu ce coin, c'était la zone. Il y avait des hommes de cabanes, c'était abominable! Et puis après, ça a été remblayé. Imaginez-là, en dessous, il y a quatre à cinq mètres de sable. Des dragueuses hollandaises ont dragué le sable de la Loire pendant des années pour combler tout cela. Tous les bâtiments reposent sur des pieux. Ça ne se voit pas tout ça. On ne se doute pas du travail. Enfin, s'il y a une inondation, je pense que l'on y passerait quand même. Avant c'était régulier, c'était des prairies inondables.» **(Monsieur Millier)**

«Si on prend comme repère, la deuxième ligne des ponts où passe le busway, avant la ligne, il y avait tous les commerces. De l'autre côté, il n'y avait rien : une vaste prairie où on apercevait des vaches qui broutaient. C'était un peu sauvageon. Et puis, vers 1960, on a appris que c'était à vendre. Tout a été vendu à la Ville, qui achetait, paraît-il, à un bon prix. Ce serait intéressant de voir les actes notariés pour voir qui étaient les propriétaires. Il y avait la famille Decré mais il n'y avait pas qu'eux.» **(Monsieur Chapellier)**

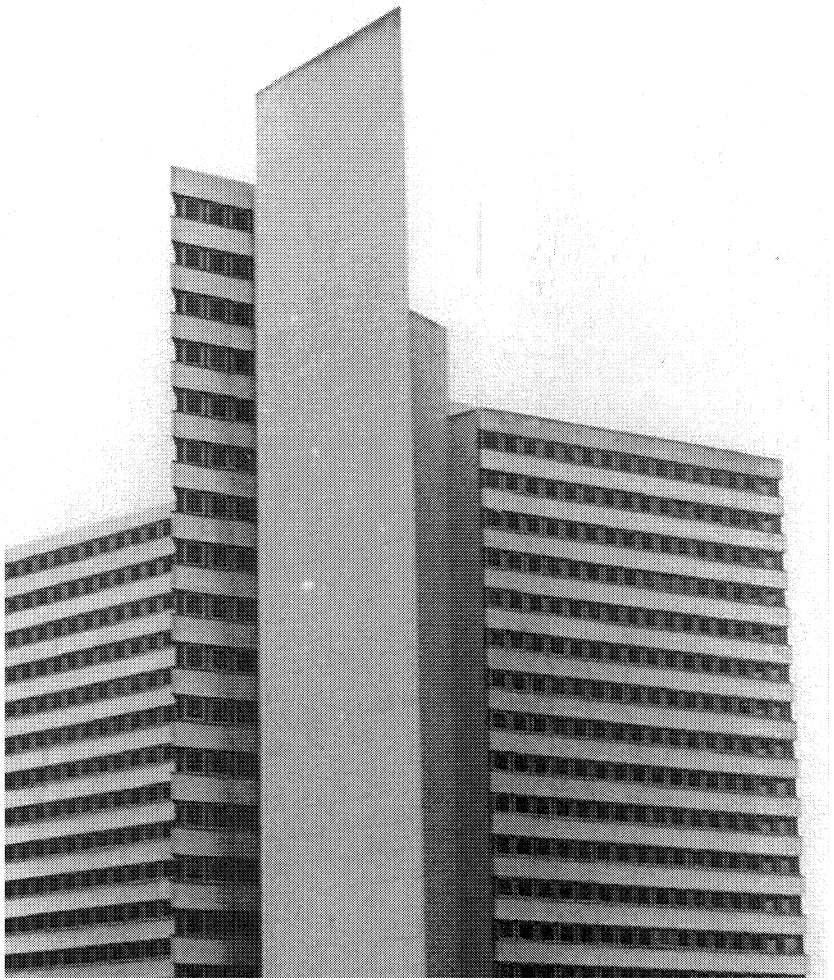
«Il n'y avait que des prés, et par-là, il y avait une ferme où on venait chercher du lait. Les personnes allaient chercher leur litre de lait le soir avec leur petit bidon. Vous n'avez pas connu ça, vous ! Ça, c'est la réalité, vous voyez ! C'était vraiment le truc du coin d'aller chercher du lait, puis après ils ont pris tous les prés pour construire.» **(Madame Morisseau)**

«Au début des années 70, la Ville de Nantes a fait venir une drague de Hollande. Pendant plusieurs mois, elle a creusé le lit de la Loire en amont de Pirmil. Donc, là, nous sommes sur du sable. Ça ne paraît pas comme ça. A l'embouchure de la Sèvre et de la Loire, on a fait une écluse. Il a fallu creuser plus de trente-deux mètres pour trouver le rocher. Au bout de l'île, il y a un couvent qu'on appelle Notre-Dame des Lumières et ce sont des moines carmélitains. Ils ont été expulsés de France pendant la Révolution et ils sont revenus au temps de Giscard d'Estaing. Le jour où le clocher a été posé sur la chapelle, j'étais présent !» **(Monsieur Chanu)**

«Tout au bout de l'île, c'est encore un peu sauvageon. Il faut aller voir... c'était comme ça avant.» **(Monsieur Chapellier)**

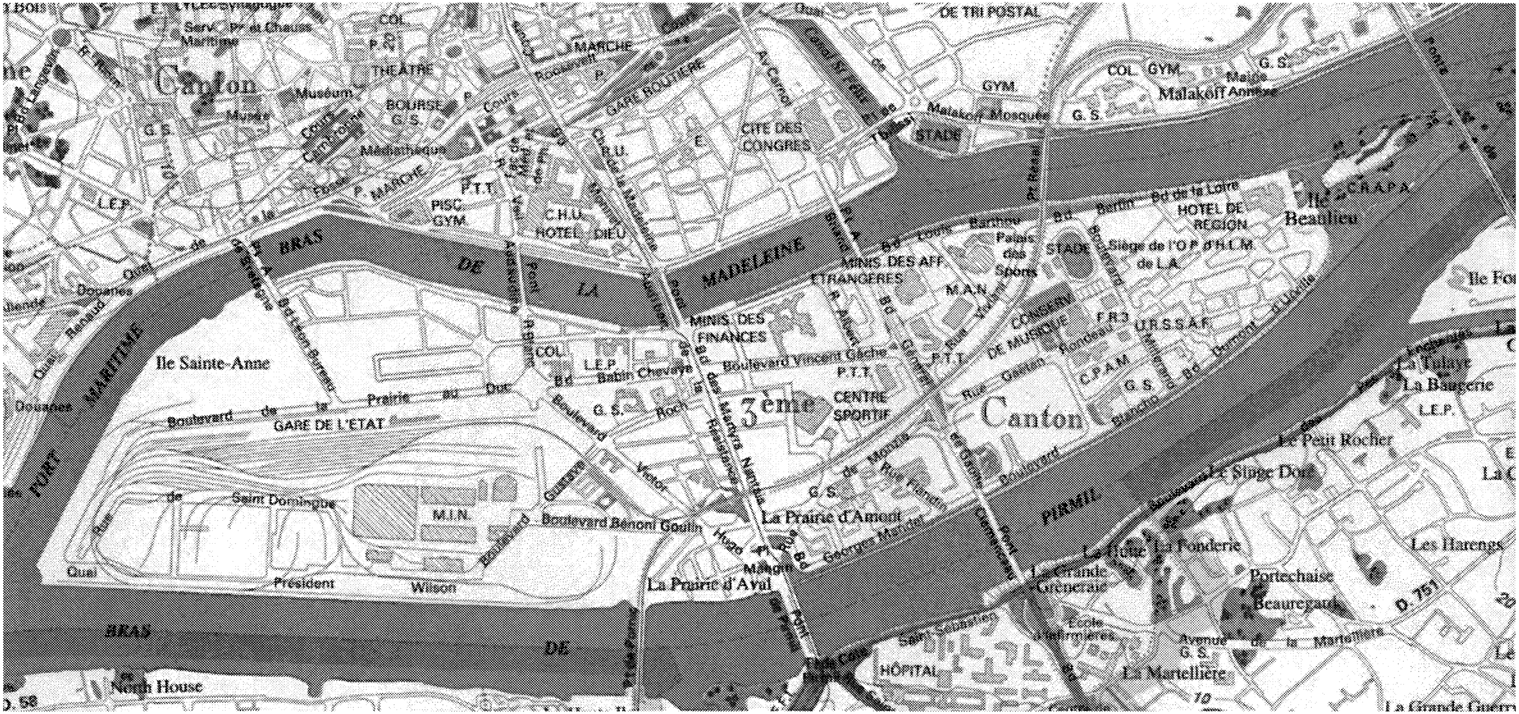
«J'ai su qu'ils avaient des grands projets de surélever le terrain de six mètres avec du sable de Loire. Ils ont fait venir des dragueuses hollandaises. Ça a eu des conséquences jusqu'à Blois. Il y a eu un pont sur tour dont les piliers n'ont pas résisté au changement de niveau. On voyait des machines projeter du sable comme ça pendant des heures. Les nuits aussi. Ça travaillait tout le temps. Et ça s'est surélevé. Quand ils font des constructions ici, ils sont obligés de descendre pour trouver le sol dur à 36 mètres. Avant, on ne pouvait pas faire des constructions parce que c'était trop près de la Loire et une petite inondation aurait tout inondé. Maintenant, on ne craint pas d'inondation. Il y a des parties de l'Erdre qui risquent d'être inondées mais pas nous. Cette surélévation s'est faite il y a une dizaine d'années.» **(Monsieur Chapellier)**

«Je crois que la majorité des habitants, même des habitants de Beaulieu, estiment que c'est beaucoup trop d'habitations concentrées, sans aucun magasin, aucun café, que des résidences. Si vous regardez vers la pointe de l'île, ils ont mis quelques bancs mais avant il n'y avait rien. Il y a des endroits de balades au bord de l'eau, on pourrait se dire qu'il y a au moins un café. Eh bien non, il n'y a rien ! En dehors de Carrefour, du centre commercial de Beaulieu, il n'y a rien. Ils ont quand même fait la place de la Galarne. Mais cet amoncellement d'immeubles... le Neptune, ça va, ils ont fait des petits immeubles mais les grandes tours et puis les architectures surtout quand on va à la pointe de l'île... Ils se croient en Californie !» **(Mademoiselle Laurens)**



Le Tripode

«Avant que je parte de Nantes, ça discutait déjà de ce qu'on allait faire. J'ai vu construire le Tripode dans les années 70. Vous voyez où était le Tripode ? Maintenant, il y a un gros chantier. Le Tripode, c'était le ministère des affaires étrangères qui voulait y installer les archives. Les Parisiens n'ont pas voulu venir à Nantes, ce n'était pas attrayant. Une ville comme une autre. Ça a beaucoup changé.» **(Monsieur Chapellier)**


Canton
Muséum
Musée
THEATRE
BOURSE
G. S.
Médiathèque
P. MARCHE
L.E.P.
P.T.T.
PISC.
GYM.
C.H.U.
HOTEL DIEU
MARCHE
GARE ROUTIERE
CITE DES
CONGRES
DE TRI POSTAL
STADE
GYM.
COL.
Malakoff
Mosquée
Bd de la Loire
HOTEL DE
REGION
Ile
Beaulieu
C.R.A.P.A.
Palais
des
Sports
STADE
de L.A.
MINIS. DES AFF.
ETRANGERES
M.A.N.
CONSERV.
DE MUSIQUE
U.R.S.S.A.F.
C.P.A.M.
MINIS. DES
FINANCES
BRAS
DE
LA
MADELEINE
Ile Sainte-Anne
BRAS
MARITIME
FORT
Douanes
Quai
Renaud
Boulevard Vincent Gâche
Bd Babin Chevaye
Prairie au Duc
Boulevard de la
GARE DE L'ETAT
Saint Dominique
M.I.N.
Boulevard Benoni Goulin
3ème
Canton
CENTRE
SPORTIF
La Prairie d'Amont
La Prairie d'Aval
Georges Mandel
PIRMIL
Le Petit Rocher
Le Singe Doré
La Tulaye
La Baugerie
La Fonderie
Les Harengs
Portechaise
Beauregard
La Grande
Grenerale
Ecole
d'Infirmières
HÔPITAL
La Martellière
Avenue de la Martellière
Quai Président Wilson
BRAS
DE
North House
D. 58
D. 751
La Grande Guerry
Ile Fo

Crédits photographiques

Archives municipales de Nantes

p.5 – Le pont transbordeur vu du boulevard Léon Bureau vers 1955 (25Fi4277) / **p.7 - Le Pont de la Madeleine** (9Fi1465) / **p.11 - Vue du pont transbordeur et du port au milieu des années 50** (25Fi4273) / **p.12 – Extrait du plan de Nantes dressé par Jouanne continué par Th. Veloppé – 1912** (1Fi1503) / **p.13 – Extrait d'une vue aérienne de Nantes en 1923** (sans cote) / **p.15 - La Boire et le pont de Toussaint, situés à l'emplacement de l'actuel boulevard Gustave Roch, en cours de comblement au milieu des années 40** (13Fi1213) / **p.16 et 17 - La boire des Récollets en 1941 à l'emplacement de l'actuel square de Vertais** (13Fi1246 et 13Fi1247) / **p.19 - Vue de la chaudronnerie Coyac et du restaurant coopératif nantais en amont du pont de Toussaint** (13Fi1224) / **p.21 – Vue aérienne du quartier des Ponts en 1968** (sans cote) / **p.24 et 25- Commerces entre le quai Hoche et la boulevard Gustave Roch situés sur le tracé du futur boulevard des Martyrs Nantais de le Résistance au milieu de années 40** (10Fi126 et 10Fi135) / **p.28 - Immeubles insalubres en bordure du boulevard des Martyrs Nantais de la Résistance en 1947** (13Fi1557)/ **p.33- Travaux d'aménagement du boulevard des Martyrs Nantais de la Résistance en 1946. Vue prise depuis la place Victor Mangin en direction de la rue de Vertais** (13Fi1442) / **p.37 et 39 - Commerces de la rue de Vertais en 1947 situés sur l'actuelle place Victor Mangin** (13Fi1426 et 13Fi 3258) / **p.40- Le boulevard des Martyrs Nantais de la Résistance au début des années 50. Vue de l'entreprise Guillouard au premier plan** (25Fi3217) / **p.42 - La Savonnerie Biette prise du pont de Toussaint au milieu des années 40** (13Fi1220) / **p.47 - Ecole de filles de la prairie d'Aval dans les années 30** (13Fi1037) / **p.49 - Cour de récréation de l'école de filles de la prairie d'Aval dans les années 30** (13Fi1035) / **p.53 - La nouvelle église de la Madeleine, boulevard Gustave Roch, en 1957** (25Fi746) / **p.55 - Inondations dans la rue Anne de Bretagne en 1936** (13Fi1731) / **p.57 - Inondations dans la rue Petit Pierre en 1936** (13Fi1730) / **p.59 - Bâtiments situés sur le boulevard Victor Hugo détruits par les bombardements de 1943** (22Fi354) / **p.61 – Vue aérienne du quartier en 1944** (sans cote) / **p.63 - L'école de la prairie d'Aval en 1943 après les bombardements de 1944** (22Fi326) / **p.67 - Construction des immeubles de la place Victor Mangin au début des années 50** (25Fi3224) / **p.68 - Extrait du plan de la ville de Nantes et banlieue en 1973** (1Fi2628) / **p.72 - Vue aérienne de la place Victor Mangin et de la Prairie d'amont en 1958** (25Fi29) / **p.73 - Vue aérienne de l'île Beaulieu au cours des années 70** (21Fi283) / **p.75 – La pointe de l'île Beaulieu en 1963** (26Fi1063) / **p77 – Beaulieu en 1981** (34Fi470) / **p.78 – Le Tripode en 1981** (34 Fi328) / **p.79 - Extrait du plan de la ville de Nantes et banlieue en 1993** (1Fi2817)

Fonds Soreau (collection de la SAHNLA)

p.35 - Usines en bordure de la boire des Récollets au début du 20ème siècle (55Z414) / **p.51 – L'ancienne église Sainte-Madeleine située entre le quai Hoche et le boulevard Babin-Chevaye au début du 20ème siècle** (55Z1037)

Collections particulières

p.9 – Le premier pont de Pirmil /p.32 – La rue de Vertais au début du 20ème siècle / p.65 – Les immeubles de la place Mangin au milieu des années 50 / p.69 – La prairie d'Amont au début des années 70

LES PARTENAIRES DU PROJET :

Ephad de la Madeleine : Jean-Yves Guérin - directeur et Michèle Blin - animatrice

La maison de retraite de la Cerisaie : Mathilde Jolys - animatrice

Unis-Cité : Aude Migliasso, Mayi Chanson-Sy, Garance Bachelier, Pierre de Rochefort, Pauline Chacun, Charles Marboeuf, Antoine Jarnet - bénévoles en service civil au sein de l'Ehpad de la Madeleine

Archives municipales de Nantes : Nathalie Barré - service Histoire et mémoires des quartiers

ORPAN : Marine Vinet et Sandrine Houssin - animatrices

LES TÉMOIGNAGES PRÉSENTÉS DANS CE LIVRET ONT ÉTÉ COLLECTÉS PAR :

- Les volontaires d'Unis-Cité : Aude Migliasso, Mayi Chanson-Sy, Garance Bachelier, Pierre de Rochefort, Pauline Chacun, Charles Marboeuf, Antoine Jarnet (collecte réalisée auprès des résidents de l'Ehpad de la Madeleine et de la maison de retraite de la Cerisaie)

- Les Archives municpales de Nantes- service Histoire et mémoires des quartiers : Nathalie Barré pour les témoignages de madame Granger, mademoiselle Laurens, Lucette et Jean-Paul Piveteau (les témoignages de mademoiselle Laurens et de madame Granger ont été recueillis en 2000 dans le cadre de la manifestation «L'île était une fois ... l'histoire»)

- Recherches documentaires et mise en page :
Nathalie Barré - Archives municipales de Nantes

Livret imprimé par le Centre d'édition municipal / mai 2011